

**Les fautes de langue
dans la traduction française
du Saint Coran :
Edition du Complexe du Roi
Fahd pour l'impression du
Saint Coran**

Pr. Nebil Radhouane

*Professeur à l'Université Roi Saoud
Faculté des Langues et de Traduction
Département des Langues Européennes*

AVANT-PROPOS

Rédigée en français, l'étude que voici sera suivie d'une introduction en langue arabe qui reproduira dans le même esprit, sinon dans les mêmes termes, l'intention de restituer au Saint Coran le suprême statut dont il bénéficie dans sa propre langue, et qui lui est dû s'il migre dans une langue étrangère.

L'on sait que le Saint Coran a été traduit plusieurs fois en français sans qu'il fût possible jamais à ses traducteurs les plus chevronnés de prétendre à sa transposition parfaite, fond et forme confondus. C'est pour cette raison que, cédant à l'envie stimulante d'en exporter intégralement le message, les traducteurs ne manquent pas d'en signaler la forme inimitable, et résolument « intraductible »¹, puisqu'il procède d'une rhétorique qui nous met au défi.

On ne reprochera donc jamais à une traduction du Coran, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, son incapacité à égaler le génie de la forme première. Les traductions les plus heureuses de cette Ecriture Sainte sont celles qui s'en sont tirées avec les moindres trahisons, les moindres omissions et les moindres expressions forgées ou controuvées, en tâchant de rendre l'ensemble dans une langue au moins exempte d'incorrections et, si possible, de lourdeurs et de maladresses.

Plus audacieux, d'autres traducteurs ont essayé d'être plus proches encore du souffle des sourates, en cherchant, autant que faire se peut, à rendre quelque chose du rythme allitérant et assonancé du texte coranique.

Au vrai, les principales lacunes, qu'on ne cessera jamais de reprocher aux traducteurs du Saint Coran, concerneront toujours l'interprétation galvaudée de ses versets dans une langue étrangère. Les contre-sens, les incompréhensions, les surtraductions, les contradictions d'une transposition à l'autre, paraîtront inévitables, voire inhérentes à cette entreprise téméraire. Mais, à bien y réfléchir, ce sont-là les domaines exclusifs des exégètes et des glossateurs. Car,

¹. Nous préférons employer le terme « intraductible » plutôt que « intraduisible » pour éviter les colorations péjoratives du second. Du reste, le terme préféré est forgé conformément à la racine latine et en respectant les règles de la dérivation française.

tout comme on ne laissera pas de critiquer telle ou telle interprétation traduite du sens d'un verset, cessera-t-on jamais de diverger à propos de ce même sens avant même qu'il n'ait quitté sa langue de départ pour migrer dans une autre langue ?

Les interprètes arabes du Coran, les ulémas eux-mêmes, entendent-ils toujours les versets d'une façon unanime et univoque ? Du reste, ce n'est pas là le signe d'une mésentente ou d'une contradiction fondamentale, mais bien celui d'une polysémie qui caractérise le Saint Coran et l'empêche pour ainsi dire de choir de son statut de texte ouvert et riche d'interprétations.

Notre propos n'est donc pas de corriger une interprétation française du Saint Coran, si tant est que nous en ayons jamais la compétence et l'autorité religieuses. Pareille entreprise sera laissée aux exégètes et aux ulémas, ce sur quoi d'ailleurs ils ne tomberont certainement jamais d'accord à cent pour cent.

Il ne sied nullement, dans une étude comme celle que nous proposons, de discuter, par exemple, le choix d'une expression française donnée comme l'équivalent d'une notion coranique, ni de reprendre tel attribut divin traduisant l'un des Beaux Noms d'Allah, ni encore moins de forger des concepts pour combler les cases vides dans la langue d'arrivée. Point n'est utile, en effet, d'empiéter sur des domaines d'initiés où, de toutes façons, il sera toujours trouvé à redire.

L'objectif de cette étude est bien plus modeste ; mais dans le même temps, bien plus précis. Loin des appréciations nébuleuses du **signifié** dans une traduction française du Saint Coran, nous nous contenterons d'y observer la correction du **signifiant**. Il sera entendu, cependant, que nous n'irons même pas jusqu'à scruter les aspects esthétiques mobilisant le goût de l'harmonie dans telle traduction. L'éloquence du Saint Coran participe, en effet, d'une *ornare verbis* qui dissuaderait le plus brillant des rhéteurs. Cela dit, il peut toujours arriver que soit relevée une lourdeur qui nuirait beaucoup trop à l'élégance du style, sinon conformément au génie du Saint Coran, du moins à celui de la langue française elle-même.

Nous avons dit « modeste » en parlant de la présente étude, car cette dernière se bornera à relever des fautes de langue sur lesquelles ne divergeront pas deux grammairiens, ni même deux personnes ordinaires maniant correctement la langue de Molière. Paradoxalement, l'entreprise qui se dit humble et modeste paraîtra à

d'aucuns prétentieuse, pour peu qu'on songe au prestige et à la renommée de l'institution où fut imprimée la traduction visée dans cette étude² : le Complexe du Roi Fahd pour l'impression du Saint Coran.

Notre expérience en tant que professeur coopérant à l'Université Roi Saoud, déjà longue de quatre ans, nous a renvoyé à chaque fois à cette traduction qui est manifestement la seule officiellement adoptée dans le Royaume. Les renvois constants à cette version - que réclamaient nos recherches dans le domaine de la traduction religieuse, puisque nous relevons du Département des Langues Européennes et de Traduction - nous ont mis devant une servitude dont nous ne pouvions nous affranchir. Entendons que cette version grouillait de fautes de langue, évidentes et inadmissibles, et c'est pourquoi il relevait de la probité intellectuelle, voire de la déontologie académique, d'attacher le grelot et de sonner l'alarme.

Avant notre arrivée à Riyad, nous étions familières d'autres traductions françaises dont les plus célèbres sont celles de Jacques Berque³, de Kasimirski⁴, de Slaheddine Kechrid⁵, et enfin, la traduction magistrale de Sadok Mazigh⁶. Toutes ces traductions, si elles sont loin de donner une transposition unanime du Saint Coran en français, en donnent incontestablement une version exempte de solécismes et d'incorrections. On peut tout aussi bien contester à toutes ces traductions le choix de tel ou tel mot, leur chicaner sur l'adoption d'un concept ou d'une tournure plutôt qu'une autre, mais jamais on n'y trouvera une seule faute de langue comme celles, inadmissibles et nombreuses, qu'il sera très aisé de relever, en divers endroits et quasiment à toutes les pages, dans la traduction imprimée par le Complexe du Roi Fahd.

Proposées soit par des natifs (Berque et Kasimirski), soit par des francophones parfaitement bilingues (Kechrid et Mazigh), les autres traductions semblent avoir mis un point d'honneur, avant que de

². *Le Saint Coran et la traduction en langue française du sens de ses versets*,

³. *Le Coran, Essai de traduction de l'arabe*, annoté et suivi d'une étude exégétique, Paris, Sinbad, 1990.

⁴. *Le Coran*, Paris, Maxi-Livres, 2002.

⁵. *Al-Qur'ân al-Karîm*, Dar al-Gharb al-islami, Beyrouth, 2003.

⁶. *Le Coran, essai d'interprétation du Coran inimitable*, Paris, Editions du Jaguar, 1985.

songer à une fidélité au demeurant impossible à la perfection sémantique et rhétorique du Saint Coran, à assurer au moins la correction grammaticale requise à sa version traduite. Ne pouvant être totalement fidèle, cette dernière serait alors au moins digne de l'original, en se coulant dans une langue étrangère au maniement et à la grammaire impeccables (du latin « peccare », au sens religieux de « pécher »).

Ce n'est manifestement pas le cas de la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd. Non pas que cette version soit dénuée d'intérêt. Loin s'en faut. En effet, par plus d'un aspect, elle nous paraît incontournable, qui constitue l'une des approches marquantes et fort illustratives aux yeux du musulman non arabophone. Elle se distingue surtout par son extrême prudence en manipulant les notions coraniques et son souci louable de littéralité. Tout cela, et bien d'autres aspects encore, font le prix de cette traduction et prouvent clairement l'importance de l'effort qui avait été fourni pour accomplir un travail aussi considérable.

Il paraît toutefois évident que cette traduction n'a pas été confiée à une seule personne mais à une équipe de traducteurs. A la décharge de ces derniers, nous pourrions concéder qu'ils ont vraiment abattu de l'ouvrage. Mais le grief qui leur sera fait est celui-là qui est imputable aux défauts de toute traduction collective, à savoir l'inégalité des fragments confiés à divers traducteurs puis collés à la manière du patchwork. Nous avons, en effet, constaté une certaine disparité au niveau du rendu linguistique, laquelle supposerait que cette traduction fût colligée par plusieurs personnes ne maniant pas le français avec la même correction. Nous verrons, par exemple, que d'une sourate à l'autre la même expression est tantôt employée d'une manière fautive et tantôt d'une manière correcte. Nous en avons pour preuve cette faute caractéristique sur le verbe pronominal « se rappeler », employé fautivement dans tel verset avec la préposition « de », faute calquée analogiquement sur le modèle de « se souvenir de », puis employé correctement autre part comme verbe transitif direct : « se rappeler quelque chose » (voir la partie consacrée dans cette étude aux fautes de grammaire et de morphosyntaxe). Idem de la locution conjonctive « après que » souvent suivie abusivement du mode subjonctif mais à laquelle il arrive aussi, dans cette même traduction, d'être suivie de l'indicatif comme le veut l'usage correct.

L'hétérogénéité qui caractérise cette traduction, au point d'en affecter l'unité et l'harmonie, ne se perçoit pas qu'à travers les bigarrures et les collages linguistiques. Le même verset qui se produit tel quel dans deux sourates différentes, et qui doit donc être repris terme à terme dans la traduction conformément à l'original, est traduit de deux manières différentes, probablement parce que les deux sourates n'avaient pas été confiées au même traducteur.⁷

Pareille constatation nous conduit inévitablement à nous demander pourquoi, de toutes les traductions françaises, celle du Complexe du Roi Fahd est bien la seule à pécher par autant d'incorrections linguistiques. L'une des raisons possibles a déjà été exprimée incidemment, qui ressortissait à la pluralité très probable des collaborateurs à cette traduction. Tous n'y avaient certainement pas contribué avec la même compétence ou, peut-être, ne s'y étaient pas attelés avec le même soin et la même application.

De plus, quoi qu'en aient dit les préfaciers de cette traduction, celle-ci semble procéder, à bien des égards, d'une connaissance approximative de la langue française. La présumée maîtrise « parfaite » de la langue française, dont il est question dans cette préface, nous a semblé, sinon incontestable, du moins irrégulière, inégale et disproportionnée. Quand elle n'est pas évidente, elle est vacillante, qui succombe à des travers d'interférences et d'arabismes plutôt qu'à des avantages de bilinguisme.

D'ailleurs la préface elle-même, qui s'annonce comme étant son propre argument d'autorité, n'est pas non plus exempte de fautes de français. Qu'il nous suffise de citer, à titre échantillonnaire, la page où, paradoxalement, il est proclamé que la traduction avait été soumise à plusieurs commissions d'évaluateurs « maîtrisant parfaitement la langue française » (p. IX). Passe que le participe présent ait été écrit avec un point sur le « i » plutôt qu'avec un accent circonflexe : « maitrisant » (sic), mais en de si minces espaces et seulement quelques lignes plus loin, on lira : « la dite commission » alors que l'orthographe correcte du premier mot est « ladite » !

⁷. Il s'agit du verset 8 de Al-Mu'minûn (Les Croyants), p. 342, repris tel quel dans Al-Ma'ârij (Les voies d'ascension) au verset 32, p. 568. La traduction en donne, sans raison évidente, deux versions différentes. La même négligence concerne le verset 73 de At-Tawbah (Le repentir), p. 199, repris tel quel dans l'original (mais pas dans la traduction) au verset 9 de At-Tahrîm (L'interdiction), p. 561.

Au paragraphe qui suit immédiatement on lit l'expression incompréhensible (et incorrigible !) que voici : « et par ceux qui s'en intéressés » (sic), suivie à son tour de cet emploi proscrit par les puristes du verbe « se baser » (« en se basant », (*loc.cit.*) auquel il faudrait préférer « se fonder ») !

A bien examiner ces quelques fautes relevées dans la préface, on peut déjà deviner que celles qui dépareront la traduction proprement dite du texte coranique ne seront pas toujours fondamentales mais dues parfois à des fautes d'impression. Or, loin de mettre un tel argument à la décharge des traducteurs, pareille lacune devrait les accabler davantage. L'on sait à quel point le travail de révision et de correction est important quand il s'agit de produire un ouvrage destiné à la publication. L'on sait que l'auteur d'un livre est autant sollicité aujourd'hui par les exigences techniques et éditoriales que par les compétences de l'écriture elle-même. Quitte à s'improviser maquettiste à ses heures perdues pour s'assurer une publication sans mauvaises surprises, l'auteur ne pourra plus livrer les imprimeurs à la persécution des coquilles sous prétexte que cela est de leur ressort. Lui seul en répondra devant les lecteurs une fois le livre achevé et publié. Ces arguments sont d'autant plus opératoires lorsqu'il s'agit de la traduction d'une Ecriture Sainte et, à plus forte raison, du Saint Coran. La moindre incorrection, la moindre faute d'orthographe, fût-elle une simple coquille ou un accent mal placé, nuirait beaucoup à son prestige et le ravalerait de son statut de texte divin et sacré.

Quant aux coquilles et aux fautes d'impression, une petite note eût été la bienvenue, à l'exemple de cette garantie d'un récent éditeur de Kasimirski où il est précisé ce qui suit :

« Malgré tous les soins apportés à sa réalisation, il est possible que cet ouvrage comporte quelque défaut d'impression. Dans ce cas, nous vous serions reconnaissants de nous le signaler, afin que nous puissions y remédier. »⁸

Nous n'avons pas trouvé de coquilles dans cette nouvelle édition de Kasimirski, à moins qu'il faille les chercher à la loupe. Et pourtant, sans en avoir forcément remarqué, l'éditeur n'en était pas moins sceptique. Dans l'incertitude, il se sentait redevable d'une pareille

⁸. Il s'agit de l'édition de 2002, chez Maxi-Livres.

mise au point, et cela témoignait de beaucoup d'humilité et d'honnêteté intellectuelle.

En ce qui concerne les fautes fondamentales, cependant, il eût fallu soumettre la traduction du Complexe du Roi Fahd à un aréopage de vrais linguistes et grammairiens avant sa publication. Toutes les fautes qui en déparent le texte définitif auraient ainsi pu être évitées, encore que cette entreprise soit toujours possible pour une future édition corrigée et remaniée à la lumière des remarques formulées dans la présente étude.

Il sied de signaler, à ce propos, que la présente étude elle-même gagnerait à être reprise et relayée par un travail d'équipe qui seul pourra venir à bout de toutes les fautes dans cette traduction. Nous reconnaissons en avoir ici dénombré, décrit, et scruté dans l'intimité du détail toutes celles que notre enquête, longue et attentive, avait pu y recueillir. Mais nous ne prétendons nullement en avoir relevé la totalité. Nous avons tâché cependant d'en signaler les plus évidentes et, par conséquent, les plus inadmissibles, indignes qu'elles sont du Saint Coran même dans ses transpositions étrangères ou ses interprétations approchantes.

Dans les pages qui suivent, nous classerons les fautes relevées dans ladite traduction selon les différents niveaux linguistiques :

- 1- L'orthographe (et cela semble inclure aussi les coquilles et les fautes d'impression).
- 2- La morphologie verbale (la conjugaison).
- 3- La grammaire (la syntaxe et la morphosyntaxe).
- 4- Le lexique et l'expression.
- 5- L'intonation et l'énonciation (la ponctuation et les appuis du discours).
- 6- Le style (le rythme et la pertinence positionnelle des mots).

Nous signalons enfin que, pour comparer avec la traduction dont il s'agira dans cette étude, il sera renvoyé par intermittence aux trois traductions de Kasimirski (*op.cit.*), de Kechrid (*op.cit.*) et de Mazigh (*op.cit.*).

Pr Nebil RADHOUANE

L'ORTHOGRAPHE

Les fautes qui affectent le niveau orthographique sont elles-mêmes de deux sortes : certaines sont lexicales, d'autres grammaticales.

1. L'orthographe lexicale :

Il s'agit de la forme radicale du mot, celle qui est due à sa racine étymologique. Certaines méprises ou confusions peuvent aboutir à des fautes d'orthographe lexicale. Il est vrai aussi que la confusion peut être due à une faute d'impression. Nous pouvons citer comme premier exemple l'orthographe fautive de la conjonction temporelle **quand**, écrite **quant** à l'attaque du verset 89 de Al-Baqarah (La vache, p.14) :

« *Et **quant** leur vint d'Allah un Livre...* »⁹.

L'on sait cependant que le **-d-** et le **-t-**, respectivement dans **quand** et **quant**, sont étymologiques : le premier vient du latin **quando**, et le second du latin **quantum**.

Dans la sourate Yûnus (Jonas, p. 218), nous lisons au verset 87 :

« **faîtes** de vos maisons un lieu de prière... », or l'on sait que l'impératif du verbe **faire** à la deuxième personne du pluriel s'écrit sans accent circonflexe sur le **-i-**, sans quoi le mot serait confondu avec le substantif masculin **faîte**, du francique **fêrst**, signifiant « sommet, paroxysme », alors que **faire** vient du latin **facere**.

La même faute est d'ailleurs répétée au premier verset de At-Talâq (Le divorce, p. 558), à la forme négative :

« Ne les **faîtes** pas sortir de leurs maisons... ».

⁹. Nous reproduirons à chaque fois le terme fautif ou sa correction en caractères gras.

Les fautes sur les accents sont assez nombreuses, dont nous pouvons citer encore l'orthographe du mot **infâme**, écrit de la manière suivante au verset 46 de Hûd (p. 227) :

« car il a commis un acte **infame** ».

Nous savons pourtant que l'adjectif **infâme** réclame un accent circonflexe alors que le substantif **infamie** n'en prend pas. L'orthographe française trahit d'ailleurs la même anomalie pour des paires comme **symptôme/symptomatique**, **fantôme/fantomatique**, **drôle/drolatique**...

Une autre omission de l'accent circonflexe est relevée au verset 42 de Sâd, p. 455, où l'orthographe de l'adjectif **fraîche** est altérée :

« Frappe la terre de ton pied : voici une eau **fraiche** pour te laver et voici de quoi boire. »

D'autres fautes d'accents nous ont semblé plus visiblement imputables à des fautes d'impression. Nous pouvons en citer l'omission de l'accent aigu d'adverbes comme **assurément** et **aveuglement**. Lisons au verset 110 de 'An-Nisa' (Les femmes, p. 141) :

« nous les laisserons marcher **aveuglement** dans leur rebellion. »

et au verset 64 de Al-'Ankabût (L'Araignée, p. 404) :

« La demeure de l'au-delà est **assurement** la vraie vie »

et au verset 44 de Fussilat (Les versets détaillés, p. 481) :

« et ils sont frappés **aveuglement** en ce qui le concerne... ».

Ailleurs, au verset 26 de Al-Ahzab (Les coalisés, p. 421), le mot **effroi** est écrit avec un accent aigu sur le -e- :

« et Il a jeté l'**éffroi** dans leurs cœurs... »

Dans Yâ-Sîn (p. 442), le verset 38 donne une graphie fautive du mot **gîte**, écrit indûment sans cet accent circonflexe que l'on retrouve d'ailleurs dans la seule forme conjuguée au présent du verbe défectif **gésir** : **ci-gît** (du latin **jacere**, qui signifie « être couché ») :

« et le soleil court vers un **gite** qui lui est assigné ».

De même, l'accent circonflexe de la forme conjuguée **paraît** est lexical, puisqu'il existe déjà dans l'infinitif **paraître**. Nous lisons pourtant, au verset 13 de Ach-Chûrâ (La consultation, p. 484), ce qui suit :

« Ce à quoi tu appelles les associateurs leur **paraît** énorme. »

La forme fautive est ici, malencontreusement, l'homographe du verbe **parer** à l'imparfait.

Enfin, comme il manque parfois un accent aigu à l'adverbe **aveuglément**, ce qui le rend ambigu et peut le faire passer pour le substantif **aveuglement**, le même accent, dans At-Tûr (p. 524, verset 21) est ajouté au substantif **mérite**, le faisant ainsi passer pour un participe passé. Pour justifier cette faute, même l'hypothèse d'un verbe substantivé nous a semblé difficile :

« Et Nous ne diminuerons en rien le **mérité** de leurs œuvres... ».

2. L'orthographe grammaticale :

Il s'agit cette fois de la graphie régie par une règle grammaticale. Cependant nous excluons de ce chapitre les fautes concernant l'accord en genre et en nombre, lesquelles seront relevées dans le chapitre réservé aux fautes de grammaire et de morphosyntaxe. Nous consacrerons aussi un chapitre indépendant aux fautes de conjugaison, alors que dans la présente rubrique, nous ménagerons seulement une petite place à l'orthographe de ces formes conjuguées. Les remarques dans le chapitre réservé à la conjugaison seront plus fondamentales, puisqu'elles s'intéresseront au régime des verbes et aux règles de leur

flexion. Ici il s'agira seulement de reprendre le mauvais choix d'un simple accent ou d'une simple lettre à la désinence. Il y sera aussi question de fautes qui affectent les règles typographiques régissant l'emploi des majuscules, des traits d'union et de l'apostrophe.

N'appartenant à aucun de ces types de fautes, un cas isolé est d'abord à signaler. Il concerne une hypercorrection orthographique (faute par adjonction d'une désinence superfétatoire), ajoutant un **-s-** à l'adverbe d'intensité **bien** et le transformant ainsi en substantif pluriel. Il s'agit probablement d'une faute d'impression non corrigée. La faute est relevée au verset 157 de Al-Baqarah (La vache, p. 24) :

« et ceux-là sont les **biens** guidés. ».

A. Graphies fautives à la conjugaison :

Deux fautes de ce genre sont à relever. La première affecte une désinence verbale, et la seconde est une faute d'accent.

Il s'agit d'abord d'une substitution fautive d'une finale en **-t-** à une finale en **-s**. La forme correcte du verbe **croire** conjugué à la deuxième personne du singulier au conditionnel présent est **croirais**, mais nous lisons au verset 14 de Al-Hashr (L'exode, p. 547) :

« Tu les **croirait** unis... »

Quant à la faute d'accent, elle peut paraître bizarre à d'aucuns, puisqu'elle fait partie de ces graphies françaises apparemment en contradiction avec la prononciation correspondante. Le même type d'anomalie graphique est, par exemple, constaté à propos d'un mot comme **événement** (deux accents aigus malgré l'aperture du deuxième **-é-**), alors qu'on écrit **avènement** (avec un accent grave conforme à la prononciation ouverte du **-è-**).

On aura constaté que l'exemple cité hors contexte relève de l'orthographe lexicale et non grammaticale. Mais la faute dont il s'agira ici est tout autre, dans la mesure où elle rappelle la même anomalie d'accent qui affecte, non pas des racines de mots, mais des verbes conjugués. L'on sait que des verbes comme **céder**, **alléger**, **protéger**, etc, prennent un accent aigu au futur simple, en dépit de la

prononciation. On écrira donc : il **cédera**, il **allégera**, il **protégera**, et non il * **cèdera**, il ***allègera**, il ***protègera**.

Dans la sourate Al-Insân (L'homme, p. 579), on lit pourtant :

« Allah les **protègera** donc du mal de ce jour-là ».

B. Les majuscules :

L'emploi des lettres capitales est presque toujours respecté dans la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd. La règle est appliquée d'autant plus systématiquement lorsqu'il s'agit de renvoyer à Allah. Mais il arrive aussi que, confusion ou négligence, cette règle soit enfreinte.

Lisons le verset 18 de la sourate Al-Hajj (Le pèlerinage, p.334) :

« car Allah fait ce qu'**il** veut ».

Et lisons le verset 50 de Fussilat (Les versets détaillés, p. 482) :

« Et si **nous** lui faisons goûter une miséricorde de **Notre** part... »

Le titre de la sourate Ghâfir, traduit en français, est écrit sans lettre majuscule à l'initiale, contrairement à l'usage respecté tout au long de la même traduction pour les autres attributs d'Allah. Nous ferons donc remarquer que Fâtir est traduit par le **Créateur** (avec une lettre capitale), alors que Ghâfir est traduit par le **pardonneur**, écrit avec une majuscule dans le corps du texte coranique mais toujours avec une lettre minuscule aussi bien dans le titre que dans les index.

Nous pensons qu'il est plus logique, d'autre part, que pour le pronom relatif composé renvoyant à Allah, la majuscule ne soit pas mise au seul démonstratif **Celui** mais aussi au relatif qui le suit immédiatement : **Qui**. En référant à Allah, il faudra plutôt écrire **Celui Qui** et non **Celui qui**, comme nous lisons en divers endroits de cette traduction :

« Nul ne peut te donner des nouvelles comme **Celui qui** est parfaitement informé » (Fâtir, Le Créateur, verset 14, p. 436).

« Louange à **Celui qui** a créé tous les couples » (Yâ-Sîn, verset 36, p. 442).

« Dis : « **Celui qui** les a créés une première fois, leur redonnera la vie » » (Yâ-Sîn, verset 79, p. 445).

« **Celui qui** a créé les cieux et la terre ne sera-t-Il pas capable de créer leur pareil ? » (Yâ-Sîn, verset 81, *loc.cit.*)

« Louange donc à **Celui qui** détient la royauté sur toute chose ! » (Yâ-Sîn, verset 83, *Loc.cit.*).

La même remarque pourra être faite à propos de l'emploi du pronom relatif simple **qui** lorsqu'il renvoie à Allah. Il devrait dans ce cas commencer par une lettre capitale. Même si la majuscule est portée par un pronom tonique qui le précède, le pronom relatif doit à son tour en porter une, puisqu'il renvoie au même antécédent Allah. Cette règle n'est pas respectée dans l'exemple suivant :

« C'est **Lui qui** a envoyé à des gens sans livres un Messager des leurs qui leur récite Ses versets... » (Al-Jumuâ, Le vendredi, verset 2, p. 553).

Dans la mesure où l'on a adopté un même système qui exige une majuscule à l'initiale de tous les pronoms renvoyant à Allah, pourquoi en exclure le pronom relatif ? Dans le verset suivant le morphème **se** du verbe pronominal, qui est un pronom personnel ayant pour fonction complément d'objet indirect (d'attribution), prend une majuscule, mais pas le pronom relatif sujet :

« Et dis : « Louange à Allah **qui** ne **S'**est jamais attribué d'enfant, **qui** n'a point d'associé en la royauté et **qui** n'a jamais eu de protecteur de l'humiliation » ». (Al-Isra', Le voyage nocturne, verset 111, p. 293).

Il arrive aussi que la majuscule soit mise là où il n'en faut pas, comme dans la sourate Az-Zumar (Les groupes, verset 22, p. 461) où l'adjectif possessif **Son** ne renvoie pourtant pas à Allah :

« Est-ce que celui dont Allah ouvre la poitrine à l'Islam et qui détient ainsi une lumière venant de **Son** Seigneur... ».

En dehors des majuscules qui manquent aux pronoms renvoyant à Allah, nous n'en avons pas remarqué qui aient été omises dans d'autres genres de mots, hors celle qui est de règle à l'initiale de l'expression **Untel**, traduction de l'arabe **Foulen** et considérée à ce titre comme nom propre. Ecrite avec une minuscule, l'expression se produit, de surcroît, en deux mots au verset 28 de Al-Furqân (Le discernement, p. 362) :

« Si seulement je n'avais pas pris « **un tel** » pour ami !... ».

On pourra, pour finir, s'interroger sur l'orthographe du syntagme **les romains**, traduction de Ar-Rûm, qui est écrit sans lettre majuscule à l'initiale, alors qu'il en réclame une, puisqu'il s'agit d'un substantif de nationalité.

C. L'apostrophe et l'élision de l'initiale vocalique :

Une faute d'apostrophe a été relevée dans la sourate An-Nisa' (Les femmes). Elle semble peu évidente parce qu'elle relève de la grammaire puriste et évoque une autre difficulté de l'orthographe française. Il existe une règle selon laquelle **-e-** de **quelque** (déterminant ou adverbe) s'élide *phonétiquement* devant tout mot commençant par une voyelle. Mais il ne s'élide *graphiquement* que devant l'article **un**. On écrira normalement **quelqu'un** mais, bien que non réalisé phonétiquement devant un mot comme **associé**, par exemple, le **-e-** final de **quelque** doit être conservé graphiquement. On devra donc écrire, en dépit de la prononciation, **quelque associé**, et non ***quelqu'associé**. Et la même règle est valable pour l'adverbe **presque** (**presque inhumain** et non pas ***presqu'inhumain**).

Or nous lisons au verset 48 de An-Nisa' (Les femmes, p. 86) :

« Certes Allah ne pardonne pas qu'on Lui donne **quelqu'associé** (...) Mais quiconque donne à Allah **quelqu'associé** commet un énorme péché. ».

Cette faute est d'autant plus significative qu'elle se produit dans un segment qui est repris tel quel deux fois dans le texte arabe mais traduit de deux manières différentes dans le texte français. Nous le retrouvons plus loin, au verset 116, p. 97, avec l'emploi du déterminant **des** alors que **quelque** est abandonné. Le substantif **associés** est donc forcément employé au pluriel cette fois. Notons aussi la virgule placée après l'adverbe initial **Certes**, laquelle ne figurait pas au verset 48 :

« Certes, Allah ne pardonne pas qu'on Lui donne **des associés** (...) Quiconque donne **des associés** à Allah s'égare... ».

Dans Al-An'âm (Les bestiaux, p. 138), la même faute d'élision est relevée au verset 82. Nous y lisons l'expression **quelqu'inéquité** qui aurait dû être écrite **quelque inéquité** :

« Ceux qui ont cru et n'ont point troublé la pureté de leur loi par **quelqu'inéquité**, ceux-là ont la sécurité... ».

D. Les traits d'union :

L'omission des traits d'union est aussi une faute d'orthographe. Il n'en existe presque pas dans la traduction en question mais nous pourrions en relever toujours quelques-unes dont on ne saura jamais si elles sont vraiment dues à l'impression.

Un exemple pourra être cité dans Al-Imrân (La famille de Imrân, p. 75, verset 193) :

« Seigneur, pardonne-nous nos péchés, efface de nous nos méfaits, et **place nous**, à notre mort, avec les gens de bien. »

Remarquons que le trait d'union n'a pas été oublié dans **pardonne-nous**, alors qu'il a été omis dans ***place nous**.

On pourra, pour terminer, signaler cette autre omission du trait d'union dans la suite complexe de deux pronoms à l'impératif : **fais-nous en sortir**, où il faut un trait d'union seulement devant le pronom direct **nous** et non devant le second pronom **en** qui, lui, dépend de l'infinitif **sortir**. Pour plus d'informations à ce sujet, on consultera avec profit *Le Dictionnaire du bon français : l'anti-fautes* par Jean Girodet, (1981, p. 860) où nous trouvons un exemple analogue d'impératif employé avec deux pronoms dont le second dépend de l'infinitif : « *Envoie-le y passer quelques jours* ». Girodet commente (*loc.cit.*) :

« Un seul trait d'union, entre l'impératif et le premier pronom. ».

Or, nous constatons que dans la sourate Al-Mu'minûn (Les croyants, verset 107, p. 349), le trait d'union figure devant le deuxième pronom mais pas devant le premier, c'est-à-dire tout l'inverse de ce que réclame la règle :

« Seigneur, **fais nous-en sortir** ! ».

LA MORPHOLOGIE VERBALE (CONJUGAISON)

Proches de certaines fautes d'orthographe grammaticale, des erreurs de conjugaison peuvent être relevées. Elles touchent particulièrement la morphologie et le régime des verbes français. Sont-elles dues à des fautes d'impression ? Rien de moins sûr, d'autant plus que certaines fautes sont manifestement dues à des confusions désinentielles entre tel ou tel temps verbal.

Le verbe **dire** à la deuxième personne du pluriel donne deux formes homophones au passé simple mais non point homographes (on entend les mêmes phonèmes mais on voit deux différentes désinences) :

Vous dites (présent de l'indicatif) vs **vous dîtes** (passé simple).

Dans la sourate Al-Baqarah (La vache, p. 8, verset 55), c'est pourtant la forme du présent qui prend fautivement la place du passé simple. En témoignent le contexte chronologique du verset arabe et l'emploi du passé simple au verset suivant (56) et au verset précédent (54) :

« ...C'est ainsi qu'Il **agréa** votre repentir... » (54)

« Et (rappelez-vous) lorsque vous **dites** : « Ô Moïse, nous ne te croirons qu'après avoir vu Allah clairement » !... Alors la foudre vous **saisit** (passé simple malgré l'homographie) tandis que vous **regardiez**. » (55)

« Puis Nous vous **ressuscitâmes** après votre mort afin que vous soyez reconnaissants. » (56).

L'autre preuve que la forme **dites** a été employée fautivement est que le même verbe est conjugué correctement quelques versets plus loin. La même séquence est reprise mais nous y lisons cette fois la forme correcte du passé simple :

« Et (rappelez-vous) lorsque vous **dîtes** : « Ô Moïse, nous ne pouvons plus tolérer une seule nourriture. » (Al-Baqarah, La vache, p. 9, verset 61) :

Toujours dans Al-Baqarah (La vache, p. 20, verset 132), une forme du futur simple est prise pour celle de l'impératif :

« Et c'est ce qu'Abraham recommanda à ses fils, de même que Jacob : « Ô mes fils, certes Allah vous a choisi la religion : « Ne **mourrez** point, donc, autrement qu'en Soumis » ! ».

Il n'est point besoin de rappeler que l'impératif du verbe **mourir** est **mourez** !

Au verset 167 de la même sourate, c'est le passé simple qui est employé à la place du futur simple. Au lieu de lire **montrera**, nous lisons **montra** :

« - Ainsi Allah leur **montra** leurs actions ; source de remords pour eux ; mais ils ne **pourront** pas sortir du Feu. » (Al-Baqarah, La vache, p. 25, verset 167).

Il est clair que la plupart des fautes de conjugaison sont des confusions entre tel ou tel temps verbal lorsque leurs formes sont proches ou carrément homonymes. C'est pourquoi dans d'autres sourates que Al-Baqarah c'est souvent le subjonctif imparfait qui est pris pour le passé simple. Dans Yûsuf (Joseph, p. 243, verset 69), le passé simple du verbe **retenir** est écrit, à la troisième personne du singulier, **retînt**, alors qu'il s'agit là de l'imparfait du subjonctif :

« Et quand ils furent entrés auprès de Joseph, (celui-ci) **retînt** son frère auprès de lui... ».

Et dans Al-'Ankabût (L'Araignée, p. 399, verset 24), la même confusion est répétée avec le verbe **faire** :

« Son peuple ne **fît** d'autre réponse que : « tuez-le ou brûlez-le » ».

Idem dans Ar-Rûm (Les Romains, p. 405, verset 9) :

« Ce n'est pas Allah qui leur **fît** du tort ; mais ils **se firent** du tort à eux-mêmes. ».

La dernière faute dont il sera fait mention dans cette rubrique n'est pas due cette fois à une confusion, mais à une méconnaissance d'une règle grammaticale. Cette dernière exige que lorsqu'une subordonnée conjonctive est coordonnée à une hypothétique par **Si**, son verbe soit mis au subjonctif. Pour mieux expliquer cette règle, on peut donner comme exemple l'énoncé suivant :

Si tu viens chez moi et **que** je **sois** absent.

Or, cette règle n'est pas appliquée dans la sourate Fussilat (Les versets détaillés, p. 482, verset 52):

« **Si** ceci (le Coran) émane d'Allah et **qu'**ensuite vous le **reniez**... ».

L'énoncé correct aurait dû être :

« **Si** ceci (le Coran) émane d'Allah et **qu'**ensuite vous le **reniiez**... ».

LA GRAMMAIRE (SYNTAXE ET MORPHOSYNTAXE)

Point n'est besoin de rappeler que tous les niveaux linguistiques ont quelque rapport avec la grammaire. Nous avons vu comment, au niveau de l'orthographe, la grammaire était incontournable, dans la mesure où plusieurs fautes étaient dues à des entorses à la morphosyntaxe : accord, désinences, majuscules, traits d'union, élisions, apostrophes, etc.

Inévitablement, nous retrouverons souvent ces mêmes recoupements avec la grammaire en parlant de l'expression, de l'énonciation et du style.

Quant à la présente rubrique, elle sera consacrée à la grammaire pure. Les fautes concerneront dans un premier temps la morphosyntaxe, c'est-à-dire les problèmes inhérents à l'emploi des modes, la concordance des temps, l'accord des participes et le choix des pronoms.

Dans un deuxième temps, il sera question de syntaxe *stricto sensu*, c'est-à-dire de l'arrangement correct des parties du discours dans tel ou tel énoncé. Les fautes de construction seront souvent dues à des ruptures syntaxiques, des mauvaises anacoluthes, des pléonasmes ou des hyperbates non autorisées.

1. La morphosyntaxe :

A. Le mode :

Les erreurs de morphosyntaxe qui attirent l'attention sont d'abord les confusions modales. Le subjonctif est employé parfois à la place de l'indicatif et vice versa.

L'usage correct veut, par exemple, qu'on emploie l'indicatif après la locution conjonctive temporelle **après que**. Telle qu'elle fonctionne actuellement, la langue parlée en France utilise certes de plus en plus le subjonctif après cette locution. Les linguistes savent que ce fait de langue est dû à l'attraction analogique de la locution **avant que**, laquelle réclame, quant à elle, le subjonctif. Ils savent aussi que si le subordonnant **après que** demande l'indicatif c'est parce qu'il introduit un procès antérieur et donc actualisé, cependant que le subordonnant **avant que** introduit un procès postérieur, parfois seulement envisageable, et donc virtualisé.

L'on dira évidemment que s'agissant d'un fait de langue productif, on ne devra pas le dénoncer comme fautive. A quoi il sera répondu que ces abus ne seront tolérés que dans le parler, en attendant qu'une nouvelle règle grammaticale ne vienne en décréter la correction à l'écrit. Proscrit dans la langue châtiée, voire seulement correcte, cet abus le devra d'autant plus dans la transposition d'un texte à la langue aussi pure que celle du Coran.

Voici énumérées maintenant les occurrences où le subjonctif suit abusivement la locution temporelle **après que** :

« il vous rendra mécréants **après que vous ayez eu la foi** » (Al-Imrân, La famille de Imrân, verset 100, p. 62.).

« Comment oseriez-vous le reprendre, **après que** l'union la plus intime, vous **ait associés** l'un à l'autre et qu'elles **aient obtenu** de vous un engagement solennel. » (An-Nisa', Les femmes, verset 21, p. 81).

« Il m'a, en effet, égaré loin du rappel (le Coran), **après qu'il me soit parvenu** » (Al-Furqân, Le discernement, verset 29, p. 362.).

« Et si nous lui faisons goûter une miséricorde de Notre part, **après qu'une détresse l'ait touché** » (Fussilat, Les versets détaillés, verset 50, p. 482).

A l'inverse, parfois c'est l'indicatif qui prend indûment la place du subjonctif, comme dans cette subordonnée où le verbe recteur **il se peut que** est suivi du mode qu'il ne faut pas :

« **Il se peut qu'**Allah me les **ramènera** tous les deux. » (Yûsuf, Joseph, verset 83, p. 245).

L'on sait que la locution conjonctive **malgré que** est proscrite par les puristes et n'est tolérée que dans l'expression vieillie **malgré qu'il en ait**, au sens de « malgré ses réticences ». Cependant, si l'on considère que son emploi dans cette traduction est un autre abus que l'on doit au relâchement d'une certaine langue parlée, l'on devra exiger, suivant cette logique, que la locution abusive soit au moins suivie du subjonctif, non de l'indicatif. On concédera, par exemple, que dans le verset suivant le mode est ambigu, les formes de l'indicatif présent et du subjonctif présent étant homonymes :

« Tu n'avertis en fait que ceux qui craignent leur Seigneur **malgré qu'ils ne Le voient pas...** » (Fâtîr, Le Créateur, verset 18, p. 436).

Mais que dire de cet autre verset où l'emploi abusif de l'indicatif est nettement désambiguïsé ?

« Tu avertis seulement celui qui suit le Rappel (le Coran), et craint le Tout-Miséricordieux, **malgré qu'il ne Le voit pas.** » (Yâ-Sîn, verset 11, p. 440).

On relève le même emploi de l'indicatif au lieu du subjonctif avec d'autres verbes, comme en témoigne ce passé simple après le verbe régisseur **s'étonner que** :

« Mais ils **s'étonnent que** l'un des leurs leur **vint** comme avertisseur... » (Qâf, verset 2, p. 518).

Lisons d'ailleurs la traduction de ce même verset par Mazigh qui, lui, n'a pas oublié d'employer le subjonctif après **s'étonner que** :

« Bien loin de croire, ils **s'étonnent que** l'un d'eux **vienne** les avertir. » (Sadok Mazigh, *op.cit.*).

La traduction du même verset par Kechrid emploie le subjonctif imparfait parce que le verbe introducteur est conjugué, comme dans la traduction du Complexe du Roi Fahd, au passé simple :

« Mais ils **s'étonnèrent** plutôt **que** l'un des leurs **vînt** comme avertisseur » (Slaheddine Kechrid, *op.cit.*).

On relève aussi un emploi du mode indicatif après la locution conjonctive de concession **bien que**, laquelle demande le subjonctif :

« C'est Lui qui a envoyé à des gens sans Livre un Messenger des leurs qui leur récite Ses versets, les purifie et leur enseigne le Livre et la Sagesse, **bien qu'ils étaient** auparavant dans un égarement évident. » (Al-Jumuâ, Le vendredi, verset 2, p. 553).

B. L'accord du participe :

Quelques fautes de participes mal accordés peuvent être également relevées, comme dans ce verset 33 de Al-Isra' (Le voyage nocturne, p. 285) où il fallait écrire **rendue** au lieu de **rendu** :

« Et, sauf en droit, ne tuez point la vie qu'Allah a **rendu** sacrée. ».

Idem du participe passé **ordonné**, lequel aurait dû être écrit **ordonnée** au verset 28 de An-Nazi'ât (Les anges qui arrachent les âmes, p. 584), puisqu'il renvoie au substantif féminin **voûte** :

« Il a élevé bien haut sa **voûte**, puis l'a parfaitement **ordonné** ».

C. La concordance des temps verbaux :

L'usage veut que lorsqu'une hypothétique introduite par **Si** est à l'imparfait, le verbe principal soit au conditionnel présent. On emploie correctement le conditionnel passé dans la principale si le verbe subordonné introduit par **Si** est au plus-que-parfait. Or nous constatons qu'au verset 159 de Al-Imrân (La famille de Imrân, p. 71), l'expression **si tu étais rude** (l'imparfait) est suivie du conditionnel passé : **ils se seraient enfuis**, alors qu'on attendait le conditionnel présent : **ils s'enfuiraient**.

Cela dit, le verset évoquant un procès passé et révolu, c'est le plus-que-parfait qu'il fallait plutôt employer dans l'hypothétique en tête de phrase, pour que la principale conserve son verbe au conditionnel passé : **Si tu avais été rude, ils se seraient enfuis**. Or, nous lisons au verset cité :

« Mais **si tu étais rude**, au cœur dur, **ils se seraient enfuis** de ton entourage. ».

Il arrive aussi que la mauvaise concordance touche des segments plus étendus que la proposition. Elle peut atteindre les phrases lorsque celles-ci réfèrent aux mêmes tranches chronologiques alors que le choix des temps verbaux n'est bizarrement pas le même. Dans At-Tawbah (Le repentir, p. 199) au verset 74, deux hypothétiques qui se suivent immédiatement et qui renvoient à la même chronologie n'emploient pas le même temps verbal. La première utilise l'imparfait suivi du conditionnel présent, et la seconde, le présent suivi du futur simple :

« **S'ils se repentaient, ce serait** mieux pour eux. Et **s'ils tournent** le dos, Allah les **châtiera** d'un douloureux châtiment ici-bas et dans l'au-delà ; et ils **n'auront** sur terre ni allié ni secoureur. ».

D. Le choix des pronoms :

On pourrait reprocher dans la sourate Al-Anfâl (Le butin, p. 178), l'emploi du pronom démonstratif neutre **ce** au sens anaphorique de **cela** :

« **Ce**, parce qu'ils ont désobéi à Allah et à Son messager. » (verset 13).

Le même emploi anaphorique en tête de phrase est repris au verset 51 de la même sourate, mais, cette fois, c'est le pronom **cela** qui est correctement utilisé plutôt que **ce** :

« **Cela**, pour ce que vos mains ont accompli ». (*ibid.*, p. 183).

On relève aussi, au verset 35 de Yûnus (Jonas, p. 213) un emploi pronominal du déterminant **un** dont le transfert de catégorie nous a semblé abusif, sinon incorrect :

« Dis : « Est-ce qu'il y a parmi vos associés **un** qui guide vers la vérité ? » ».

L'on sait que la pronominalisation correcte du déterminant **un** se fait obligatoirement par l'intermédiaire du pronom oblique **en** :

« Avez-vous **un** stylo ? »

« Oui, j'**en** ai **un** ».

Grâce à ce système de pronominalisation, l'article **un** retrouve une partie de son origine numérale (du latin **unus**), puisque les autres déterminants numéraux se pronominalisent de la même façon :

« Avez-vous **un** stylo ? »

« J'**en** ai **trois**. »

Pour que dans le verset cité l'emploi pronominal de **un** soit correct, il faut que ce dernier se produise en corrélation avec **en**, ce qui aurait dû donner :

« Dis : « Est-ce que, parmi vos associés, il y **en** a **un** qui guide vers la vérité ? » ».

Enfin, l'excès de littéralité peut aboutir à un usage chaotique des pronoms, puisque dans le texte arabe les sauts de pronoms sont si fréquents et si naturels. En voici un exemple où la traduction littérale n'est pas aussi heureuse que l'original :

« Nous **lui** ferons vivre une bonne vie. Et nous **les** récompenserons, certes, en fonction des meilleures de leurs actions. » (An-Nahl, Les abeilles, p. 278, verset 97).

C'est que le pronom arabe **أَنْ**, traduit par **quiconque**, peut être employé au sens individuel comme au sens collectif. Cette ambivalence n'est pas possible en français, puisque **quiconque** est toujours singulier et n'admet même pas que l'on en fasse le support d'une syllepse grammaticale (figure qui accorde selon le sens et non selon la grammaire). Lisons, à ce propos, cette note dans le *Dictionnaire des difficultés de la langue française* (Adolphe V. Thomas, 1971, p. 348) :

« **Quiconque** peut être féminin lorsqu'il a nettement rapport à une femme (...), *mais il n'a pas de pluriel*. »¹⁰

Dans l'*Anti-fautes* de Girodet (*op.cit.* p. 652), cette règle est nettement illustrée par l'exemple :

« Peut s'employer avec un attribut féminin, mais non avec un verbe ou un attribut au pluriel : *Mesdemoiselles, quiconque fraudera sera exclue*. On ne pourrait dire en revanche : * *Quiconque tricheront seront punis*. ».

Combien de fois pourtant, le pronom relatif indéfini **quiconque** est fautivement employé au pluriel dans la traduction qui nous est proposée par le Complexe du Roi Fahd !

Le souci de littéralité a eu pour résultat une saturation d'anacoluthes (ruptures syntaxiques) qui font souvent commencer la phrase par le singulier pour embrayer brusquement par le pluriel. Ces bifurcations morphosyntaxiques ont presque toujours comme support

¹⁰. C'est nous qui soulignons.

le pronom **quiconque**. Nous en avons déjà pour preuve le dernier verset cité dans An-Nahl (Les abeilles, p. 278, verset 97) :

« **Quiconque**, mâle ou femelle, fait une bonne œuvre tout en étant croyant (...) nous **les** récompenserons, certes, en fonction des meilleures de leurs actions. ».

Mais nous pouvons en citer d'autres :

« Et **quiconque** aura œuvré en bien... C'est pour **eux-mêmes qu'ils préparent leur** avenir. » (Ar-Rûm, Les Romains, p. 409, verset 44).

« **Quiconque** mécroit, sa mécréance retombera sur lui. **Leur** mécréance n'ajoute aux mécréants qu'opprobre auprès de leur Seigneur. » (Fâtir, Le Créateur, p. 439, verset 39).

« Et **quiconque** ne se repent pas... **Ceux-là sont** les injustes. » (Al-Hujurât, Les appartements, p. 516, verset 11).

« Et **quiconque** fait cela... alors **ceux-là seront** les perdants. » (Al-Munafiqûn, Les hypocrites, p. 555, verset 9).

« Et **quiconque** a été protégé contre sa propre avidité... **ceux-là sont ceux qui réussissent.** » (At-Taghâbun, La grande perte, p. 557, verset 16).

Comme nous pouvons le constater, l'emploi tantôt au singulier tantôt au pluriel de **quiconque** relève à la fois des fautes de morphosyntaxe et de syntaxe. En effet, il attribue au pronom une flexion qu'il n'a pas (morphosyntaxe) et engendre par conséquent maintes anacoluthes (syntaxe).

2. La syntaxe :

A. Ruptures au niveau du nombre grammatical :

A cheval sur la flexion et la construction, les emplois fautifs de **quiconque** ont toujours abouti à des ruptures syntaxiques. Quand le pronom **quiconque** n'est pas lui-même entendu tantôt au singulier tantôt au pluriel, il engendre malgré tout un chaos pronominal alentour :

« **Quiconque** d'entre eux **te** suivra... **votre** sanction sera l'Enfer, une ample rétribution. » (Al-Isra', Le voyage nocturne, p. 288, verset 63).

La confusion au niveau du nombre grammatical se généralise lorsqu'elle se produit dans d'autres contextes que celui de **quiconque** :

« Un peuple avant vous **avait posé** des questions (pareilles) puis, **devinrent** de leur fait mécréants. » (Al-Ma'idah, La table servie, p. 124, verset 102).

La syllepse est tout aussi difficile à tolérer dans l'exemple suivant :

« et c'est **le parti** du diable qui **sont** assurément les perdants. » (Al-Mujâdah, La discussion, p. 544, verset 19).

« Toutes les fois qu'**un groupe** y est jeté, ses gardiens **leur** demandent... » (Al-Mulk, La royauté, p. 562, verset 8).

B. Ruptures de subordination :

Le défaut de construction syntaxique est dû parfois à une omission du subordonnant, comme dans cet énoncé où l'absence de la conjonction **que** semble calquée sur le modèle d'une tournure anglaise :

« Ou bien ils disent **il** a inventé un mensonge contre Allah. » (Ach-Chûrâ, La consultation, p. 486, verset 24).

S'agissant du discours indirect, il fallait écrire :

« Ou bien ils disent **qu'il** a inventé un mensonge contre Allah ».

Si, en revanche, on tient à cet emploi disjonctif, il faudra mettre l'énoncé au discours direct :

« Ou bien ils disent : « **il** a inventé un mensonge contre Allah » ».

Dans la sourate Muhammad (p. 509, verset 23) le défaut de subordination n'est pas dû à une omission mais à un mauvais choix de l'élément conjonctif :

« Ce sont ceux-là **qu'**Allah a maudits, a rendus sourds, et a rendu **leurs yeux** aveugles ».

La faute vient d'un pléonasme qui reprend inutilement le pronom relatif **que** par l'adjectif possessif **leur**. Les deux éléments étant placés assez loin l'un de l'autre, la faute n'est pas perceptible tout de suite. Dans l'énoncé le pronom relatif est mis en facteur, c'est-à-dire n'est employé qu'une fois par souci d'économie et grâce à ce qu'il est convenu d'appeler en rhétorique *zeugme* ou *attelage* syntaxique. Or, si on exprime à chaque fois le pronom relatif effacé, l'énoncé trahira plus nettement la faute syntaxique :

« Ce sont ceux-là **qu'**Allah a maudits, (et ce sont ceux-là) **qu'**Il a rendus sourds, (et ce sont ceux-là) ***qu'**Il a rendu **leurs yeux** aveugles » !

La faute ainsi dévoilée, nous savons maintenant que le pronom qu'il aurait fallu employer est **dont**, non pas **que**. Dans ce cas, il faudrait remplacer **leurs** par **les** :

« Ce sont ceux-là **qu'**Allah a maudits, (et ce sont ceux-là) **qu'**Il a rendus sourds, (et ce sont ceux-là) **dont** Il a rendu **les yeux** aveugles ».

Si l'on tient absolument à éviter le relatif complément du nom **dont** (complément du nom **les yeux**), pour conserver, comme au début de l'énoncé, le relatif COD **que**, on devra modifier **rendre aveugles les**

yeux des hommes par **rendre aveugles les hommes** (tout court).
Nous aurons ainsi :

« Ce sont ceux-là **qu'**Allah a maudits, a rendus sourds et a rendus aveugles »

C'est-à-dire, en structure profonde :

« Ce sont ceux-là **qu'**Allah a maudits, (et ce sont ceux-là **qu'**Allah) a rendus sourds et (ce sont ceux-là **qu'**Allah) a rendus aveugles ».

Nous ferons d'ailleurs remarquer que Sadok Mazigh adopte justement cette traduction par le pronom objet (relatif et personnel) puisque ce sont les personnes, non leurs yeux, auxquelles il attribue la cécité :

« Ce sont ceux-là **que** Dieu a maudits, en **les** rendant sourds et aveugles » (*op. cit.*, pp. 675-676).

Idem de Kasimirski :

« Ce sont **ces hommes que** Dieu a maudits et a rendus sourds et aveugles. » (*op.cit.*, p. 492).

On pourra compter parmi les ruptures de subordination les emplois très fréquents de **quiconque** dans la fonction *objet*, alors que la règle grammaticale dit clairement que ce pronom relatif indéfini ne peut se produire que dans la fonction *sujet*. Voici comment Joëlle Gardes-Tamine présente ce subordonnant :

« Il existe enfin un pronom **relatif indéfini**, *quiconque*, qui ne s'utilise que comme *sujet animé*¹¹ dans une relative sans antécédent :

Je répondrai à quiconque joindra une enveloppe timbrée. » (1990, p. 49).

¹¹. C'est nous qui soulignons.

Les occurrences où, en dépit de cette règle, le pronom **quiconque** est employé dans la fonction COD sont beaucoup trop nombreuses dans la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd. En voici quelques-unes :

« Seigneur ! **Quiconque** Tu fais entrer dans le Feu, Tu le couvres vraiment d'ignominie. » (Al-Imrân, La famille de Imrân, p. 75, verset 192).

« Voilà ceux qu'Allah a maudits, et **quiconque** Allah maudit, jamais tu ne trouveras pour lui de secoureur. » (An-Nisa', Les femmes, p. 87, verset 52).

« Et **quiconque** Allah égare, tu ne lui trouveras pas de chemin... » (An-Nisa', Les femmes, p. 92, verset 88).

« Or, **quiconque** Allah égare, jamais tu ne trouveras de chemin pour lui. » (An-Nisa', Les femmes, p. 101, verset 143).

« **Quiconque** Allah guide, voilà le bien guidé. » (Al-'Arâf, p. 173, verset 178).

« **Quiconque** Allah égare, pas de guide pour lui. » (Al-'Arâf, p. 174, verset 186).

« Et **quiconque** Allah laisse égarer, n'a plus personne pour le guider. » (Ar-Ra'd, Le tonnerre, p. 253, verset 33).

« Et **quiconque** Allah avilit n'a personne pour l'honorer... » (Al-Hajj, Le pèlerinage, p. 334, verset 18).

« A **quiconque** Nous accordons une longue vie, Nous faisons baisser **sa** forme ». (Yâ-Sîn, p. 444, verset 68).

Notons dans le dernier exemple le pléonasme qui consiste à reprendre **quiconque** par **sa**, alors que si on avait employé le pronom adéquat dans cette fonction de *complément d'objet indirect* **celui à qui**, on aurait écrit correctement :

« A **celui à qui** nous accordons une longue vie, Nous faisons baisser la forme ».

Dans la fonction COD, la liste des **quiconque** est loin d'être close :

« Et **quiconque** Allah égare n'a point de guide. » (Az-Zumar, Les groupes, p. 462, verset 36).

« **Quiconque** Allah guide, nul ne peut l'égarer. » (Az-Zumar, Les groupes, p. 462, verset 37).

« Et **quiconque** Allah égare, n'a point de guide. » (Ghâfir, Le Pardonneur, p. 470, verset 33).

« Et **quiconque** Allah égare n'a aucun protecteur après Lui. » (Ach-Chûrâ, La consultation, p. 487, verset 44).

Il est évident que l'expression de la fonction **objet** par le relatif nécessite l'emploi de la forme complexe **celui que** (pour l'objet direct), et **celui à qui** ou **celui dont**, etc. (pour l'objet indirect). Voilà pourquoi toutes les occurrences déjà citées, où pour la fonction **objet direct** on a fautivement employé le pronom **quiconque**, auraient dû utiliser **celui que**. La seule occurrence où **quiconque** était précédé de la préposition **à** (voir plus haut le verset 68 de Yâ-Sîn), nécessitait la correction par **celui à qui**.

D'ailleurs c'est toujours ainsi que Kasimirski, Kechrid et Mazigh ont traduit le pronom arabe **من** quand il remplit la fonction **objet**. Prenons comme exemple le dernier verset de la liste citée précédemment, à savoir le verset 44 de Ach-Chûrâ (La consultation) :

« **Celui que** Dieu égare, comment trouvera-t-il un autre protecteur ? » (Kasimirski, *op.cit.*, p. 466).

« **Celui que** Dieu égare n'a plus, après Dieu, aucun patron-protecteur. » (Kechrid, *op.cit.* p. 428).

« **Celui que** Dieu entend égarer ne trouvera, en dehors de lui, nul protecteur. » (Mazigh, *op.cit.*, p. 645).

On trouve d'ailleurs dans la sourate Al-Kahf (La caverne, p. 295, verset 17) de la traduction imprimée par les soins du Complexe du Roi Fahd, à la fois l'emploi correct et l'emploi incorrect, comme si c'était pour chercher à varier les tournures. Or il fallait ne garder que l'expression de l'objet par **celui que** :

« **Celui qu'**Allah guide, c'est lui le bien guidé. Et **quiconque** Il égare, tu ne trouveras alors pour lui aucun allié pour le mettre sur la bonne voie. ».

Au chapitre des pléonasmes, on citera enfin cette reprise incorrecte de **quiconque** (encore !) par le pronom personnel **il** :

« **Quiconque** s'attache fortement à Allah, **il** est certes bien guidé vers un droit chemin ».

Restent, pour clore cette rubrique, deux maladresses relevant de la syntaxe, dont la première concerne la modalité :

« Ô vous qui croyez ! Ne trahissez pas Allah et le Messager. Ne trahissez pas sciemment la confiance qu'on a placée en vous ? » (Al-Anfâl, Le butin, p. 180, verset 27)

Pourquoi le point d'interrogation ?

La deuxième maladresse est une anacoluthie dont on ne comprend ni l'utilité ni le sens au verset 22 de Az-Zumar (Les groupes, p. 461) :

« Est-ce que celui dont Allah ouvre la poitrine à l'Islam et qui détient une lumière venant de Son Seigneur...Malheur donc à ceux dont les cœurs sont endurcis contre le rappel d'Allah. Ceux-là sont dans un égarement évident. ».

Bizarrement, les autres traducteurs n'ont pas vu dans ce verset une telle aposiopèse¹² :

« Celui dont Dieu a ouvert le cœur pour l'islam, qui a reçu la lumière de son Seigneur, sera-t-il mis au même niveau que l'homme endurci ? Malheur à ceux dont le cœur est endurci au souvenir de Dieu ; ils sont dans un égarement manifeste. » (Kasimirski, *op.cit.*, p. 440).

« Est-ce que celui dont Dieu a détendu la poitrine pour l'ouvrir à l'Islam et qui détient ainsi une lumière de son Seigneur (est meilleur ou est-ce qui est resté mécréant) ? Malheur à ceux dont les cœurs se durcissent à l'évocation de Dieu ! Ceux-là sont dans un égarement manifeste. » (Kechrid, *op.cit.*, p. 405).

« Celui dont Dieu a ouvert le cœur à la foi, qui fait profession de soumission, celui-là est guidé par la lumière de Dieu. Malheur à ceux aux cœurs endurcis, que ne hante point la pensée de Dieu. Ceux-là ne font qu'errer en aveugles. » (Mazigh, *op.cit.* p. 609).

LEXIQUE ET EXPRESSION

Dans cette rubrique seront relevés les emplois inappropriés soit de certains vocables (lexique), soit de certaines tournures et locutions (expression). Les impropriétés lexicales sont souvent dues à des barbarismes ou à des abus proscrits par les puristes. Quant aux locutions mal tournées, elles trahissent une maîtrise approximative de l'expression française, une méconnaissance de ses idiotismes et ses collocations.

1. Lexique :

¹². L'aposiopèse est une figure de rhétorique qui consiste à ne pas achever un énoncé déjà commencé. On l'appelle aussi, c'est le cas de le dire, une réticence.

Déjà dans Al-Baqarah (La vache, p. 6, verset 37), nous relevons un emploi inapproprié de l'adjectif substantivé **le Repentant** comme l'un des attributs d'Allah, traduction de التواب :

« Puis Adam reçut de son Seigneur des paroles, et Allah agréa son repentir car c'est lui certes, **le Repentant**, le Miséricordieux. ».

Or, nous savons que **repentant** s'applique, en principe, à **celui qui se repent** (parmi les humains). C'est d'ailleurs dans ce sens que l'attribut est employé autre part. Quand il s'agit d'Allah, en revanche, l'attribut التواب est partout traduit par **l'Accueillant au repentir**, comme dans le verset suivant de la même sourate :

« Car c'est Toi certes **l'Accueillant au repentir**, le Miséricordieux. » (Al-Baqarah, La vache, p. 20, verset 128).

Une impropriété non moins fâcheuse est relevée au verset 4 de la sourate Al-Qalam (La plume, p. 564) où l'expression arabe خلق عظيم est traduite par **moralité imminente**. Or nous savons que l'adjectif **imminent** signifie **sur le point d'arriver, qui menace de se produire**. Nous devinons donc que l'adjectif **imminent** a été pris pour son paronyme **éminent** et qu'il fallait écrire, plutôt que **moralité imminente**, **moralité éminente** :

« Et tu es certes, d'une moralité **imminente**. » !

Proscrit par les puristes, le verbe **se baser**, dans un texte à la langue aussi châtiée que le Coran, devrait être remplacé par **se fonder** ou **s'appuyer**. Nous en relevons une occurrence au verset 144 de la sourate Al-An'âm (Les bestiaux, p. 147, verset 144) :

« Qui est donc plus injuste que celui qui invente un mensonge contre Allah pour égarer les gens sans **se baser** sur aucun savoir ? »

En voici une autre occurrence au verset 14 de la sourate Muhammad, p. 508 :

Dans l'expression **rendement de compte**, le mot **rendement** est remplacé sans raison par son doublet savant **reddition** (du latin **redditio**) réservé à d'autres contextes. De plus, le mot **rendement** est plus naturel dans l'expression **rendement de compte** où il semble faire partie intégrante d'un entier sémantique, un monème lexicalisé, bref une collocation.¹³ La locution verbale **rendre compte** se substantive naturellement par **rendement de compte** et non par **reddition de compte**. Pourtant, on lit dans la sourate Ar-Ra'd (Le tonnerre, p. 252, verset 21) :

« qui unissent ce qu'Allah a commandé d'unir, redoutent leur Seigneur et craignent une malheureuse **reddition de compte** ».

Aucune des trois autres traductions françaises consultées n'emploie cette expression :

« Qui unissent ce qu'il lui a plu d'unir, qui redoutent leur Seigneur et craignent le **compte** terrible qu'ils seront forcés de **rendre** un jour. » (Kasimirski, *op.cit.*, p. 218).

« Ceux qui maintiennent les liens que Dieu a ordonné de maintenir, qui craignent leur Seigneur et qui ont peur du scandale du **jugement**. » (Kechrid, *op.cit.*, p. 216).

« Ceux qui respectent les liens que Dieu a consacrés, qui craignent leur Seigneur et appréhendent le **compte** terrible qu'ils auront peut-être à **rendre** un jour » (Mazigh, *op.cit.*, p. 324).

¹³. La collocation est une expression dont les éléments sont indissociables et s'emploient en corrélation les uns avec les autres. Nous dirons plus naturellement, par exemple : **une décision...ferme**, **une attention...soutenue**, **un fieffé menteur**. ..On peut citer aussi les collocations comparatives : **maigre comme...un clou**, **fort comme...un turc**, **jalous comme...un tigre**, etc.

Le sens réciproque de certains verbes est souvent transposé en français par le biais d'une préfixation non consacrée par l'usage. La traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd utilise systématiquement le préfixe **entre** pour forger des verbes à sens réciproque. Nous concédons que cela semble conforme à la dérivation française, cependant tous ces verbes dont nous n'avons trouvé aucune trace dans les meilleurs dictionnaires de langue n'en sont pas moins des barbarismes.¹⁴

Nous avons relevé deux verbes forgés de cette manière : **s'entrecacher** et **s'entre-connaître** :

« Allah connaît certes ceux des vôtres qui s'en vont secrètement en **s'entrecachant**. » (An-Nûr, La lumière, p. 359, verset 63).

« ...et Nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que **vous vous entre-connaissiez**. » (Al-Hujurât, Les appartements, p. 517, verset 13).

Proscrit par les puristes aussi est l'emploi de la locution adverbiale **par contre**. Dans la langue soutenue, on lui préfère **en revanche** :

« **Par contre**, il a démenti et tourné le dos » (Al-Qiyamah, La résurrection, p. 578, verset 32).

« Mais **par contre**, quand Il l'éprouve en l'honorant et en le comblant de bienfaits, il dit : « Mon Seigneur m'a honoré » » (Al-Fajr, L'aube, p. 593, verset 16).

Le sens réciproque de **تواصوا** devrait être traduit par le verbe pronominal **se conseiller** ou **se recommander**, comme l'ont fait d'ailleurs Kechrid et Mazigh pour le verset 17 de la sourate Al-Balad (La cité) :

¹⁴. Voir le volume 4 du *Grand Robert de la Langue Française, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1994.

« Et être ensuite de ceux qui ont cru et qui **se sont recommandé** la patience et qui **se sont recommandé** la miséricorde mutuelle. » (Kechrid, *op.cit.*, p. 536).

« Etant de ceux qui **se recommandent** la patience et **se prescrivent pour loi** la charité. » (Mazigh, *op.cit.* pp. 808-809.).

S'il n'a pas traduit par le pronominal à sens réciproque **se recommander**, Kasimirski a traduit par les verbes non pronominaux correspondants : **recommander** et **conseiller** :

« Celui qui agit ainsi, et qui en outre croit et **recommande** la patience aux autres, qui **conseille** l'humanité » (Kasimirski, *op.cit.*, p. 621).

Dans la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd, pourtant, le verbe arabe est toujours traduit par le pronominal à sens réciproque **s'enjoindre**. Au sens de **recommander** et **conseiller**, le verbe **s'enjoindre** ne semble pas attesté. Il signifie ordinairement **ordonner**. De plus, le *Grand Robert* ne signale pas l'emploi pronominal **s'enjoindre** (voir le volume 3, 1994, p. 999).

Le même verset 17 de la sourate Al-Balad (La cité, p. 594) est donc traduit comme suit :

« Et c'est être, en outre, de ceux qui croient et **s'enjoignent mutuellement l'endurance**, et **s'enjoignent mutuellement** la miséricorde. »

Du reste, nous ne comprenons pas, non plus, pourquoi le mot arabe صبر est ici traduit par **endurance**, alors que dans les autres versions il est traduit à juste raison par **patience**.

Nous retrouvons d'ailleurs les mêmes mots repris dans Al-'Asr (Le temps, p.601, verset 3) :

« sauf ceux qui croient et accomplissent les bonnes œuvres, **s'enjoignent mutuellement** la vérité et **s'enjoignent mutuellement l'endurance** ».

Au verset 27 de la sourate Al-Qiyamah (La résurrection, p. 578), le mot arabe راق est traduit par **exorciseur**, auquel il fallait substituer **exorciste**. Bien que les trois autres traducteurs aient choisi d'autres mots comme **enchanté** (Kasimirski), **incantation** (Kechrid) et **remédier** (Mazigh), la traduction imprimée par le Complexe du Roi Fahd aurait dû au moins éviter la forme barbare **exorciseur** au profit du mot beaucoup plus usité **exorciste** :

« et qu'on dit : « Qui est **exorciseur** » ? ».

Dans la sourate Al-Bayyinah (La preuve), l'expression arabe كتب قيمة est traduite à juste raison par Kasimirski et Mazigh respectivement : **Écritures vraies** et **Écriture authentique**. Mais dans la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd, la même expression est rendue par : **prescription d'une rectitude parfaite**. Indépendamment de la différence sémantique de cette dernière traduction par rapport aux deux précédentes, il aurait fallu au moins choisir les mêmes termes que Kechrid qui, lui, semble être le seul des trois autres à avoir adopté la même interprétation, puisqu'il a traduit par **versets à la parfaite droiture**. En définitive, c'est le mot **rectitude**, formation savante réservée au sens de **ce qui est concrètement droit**, qui devrait être remplacé par son doublet abstrait et moral : **droiture**, comme dans la traduction de Kechrid. Voici comment est rendue cette expression dans la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd :

« dans lesquelles se trouvent des prescriptions d'une **rectitude** parfaite. » (Al-Bayyinah, La preuve, p. 598, verset 3).

2. Locutions et tournures :

Il s'agira cette fois des impropriétés affectant les signifiants à étendue composée. Il ne sera plus question de corriger les **lexèmes** mais les **lexies**. En d'autres termes, si les erreurs relevées jusque-là concernaient des mots formés d'une seule unité, celles qui seront ici relevées concerneront des mots formés de plusieurs unités. On ne surprendra plus, cette fois, les impropriétés purement lexicales mais,

le plus souvent, les mauvais emplois d'une préposition, d'une conjonction ou d'un déterminant au sein d'une expression mal dite.

A. Les prépositions et les mots-outils :

L'on sait, par exemple, que le verbe **décider** s'emploie avec la préposition **de** quand il est non pronominal. A la forme pronominale, cependant, il s'emploie avec la préposition **à**. On dira donc **décider de faire quelque chose** mais **se décider à faire quelque chose** ; tout comme on dira **refuser de...** et **se refuser à**. Or, nous lisons au verset 197 de la sourate Al-Baqarah (La vache, p. 30) :

« Si l'on **se** décide **de** l'accomplir, alors point de rapport sexuel... »

L'autre verbe pronominal **se rappeler** s'emploie, quant à lui, directement et sans préposition, malgré l'attraction analogique de son synonyme **se souvenir de**. Pourtant, l'adjonction fautive de la préposition **de** est assez fréquente dans la traduction imprimée par le Complexe du Roi Fahd. Dans l'exemple suivant, la préposition **de**, du reste superflue, est pronominalisée par **en** :

« Mais, seuls les doués d'intelligence **s'en rappellent** » (Al-Imrân, La famille de Imrân, p. 50, verset 7).

En voici deux autres exemples :

« quiconque veut, donc, **s'en rappelle** » ('Abasa, Il s'est renfrogné, p. 585, verset 12.)

« Quiconque craint Allah (**s'en**) **rappellera** » (Al-A'la, Le Très-Haut, p. 591, verset 10.)

Il est étrange cependant que, dans d'autres versets de la même traduction, on puisse surprendre des emplois corrects du verbe **se rappeler**, pronominalisé régulièrement comme un verbe transitif direct, c'est-à-dire par le pronom personnel **le**. En voici un exemple très significatif, puisqu'il s'agit du même verset 12 de 'Abasa (voir

plus haut l'avant dernier exemple cité) repris littéralement dans Al-Muddaththir (Le revêtu d'un manteau, p. 577, verset 55) :

« Quiconque veut, qu'il **se le rappelle** » !

Il s'agit là d'un autre exemple où les traducteurs (ou le traducteur) ont donné deux transpositions différentes d'un énoncé pourtant repris sans modification dans les deux versets du texte original : **فَمَنْ شَاءَ ذَكَرْهُ**. Comme on vient de le constater, les modifications dans le texte d'arrivée ont dépassé le simple choix lexical pour compromettre jusqu'à la correction de l'expression : * **il s'en rappelle** vs **il se le rappelle**.

L'emploi fautif de **se rappeler** avec la préposition **de** n'est pas que pronominal. La préposition est parfois exprimée directement :

« Nous l'avions répartie entre eux afin qu'ils **se rappellent (de Nous)**. » (Al-Furqân, Le discernement, p. 364, verset 50.).

Dans Al-Ma'idah (La table servie, p. 106, verset 2), la préposition **de** est employée à la place de **dans** :

« Entraidez-vous **dans** l'accomplissement des bonnes œuvres et **de** la piété et ne vous entraidez pas **dans** le péché et la transgression. »

On n'accomplit pas la piété, on s'entraide **dans** la piété, comme il est dit dans la sourate et comme il est exprimé dans la traduction du deuxième segment du verset :

« et ne vous entraidez pas **dans** le péché et la transgression »

Dans la même sourate la préposition **avec** est employée absolument comme s'il s'agissait d'un adverbe. Or cet emploi est exclusif au style oral et particulièrement relâché :

« Lorsqu'ils viennent chez vous, ils disent : « Nous croyons. ». Alors qu'ils sont entrés **avec** la mécréance et qu'ils sont sortis **avec**. » (Al-Ma'idah, La table servie, p. 118, verset 61.).

La préposition **en** est employée là où on aurait dû préférer **dans** ou, mieux encore, **sous**, plus naturelle dans l'expression **sous terre** (plutôt que **en la terre**) :

« Etes-vous à l'abri que Celui qui est au ciel vous enfouisse **en la terre** ? ».

Notons par ailleurs l'étrangeté de la locution conjonctive forgée de toutes pièces : **être à l'abri que** !

Parfois c'est l'emploi du déterminant qui est fautif. Sans être absolument incorrecte, l'expression **sur la terre** est peu naturelle en comparaison de l'expression consacrée et sans déterminant **sur terre** (vs **sous terre**). Pourtant c'est la première qui est quasi constante dans la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd :

« Dis : « Nul de ceux qui sont dans les cieux et **sur la terre** ne connaît l'Inconnaissable » » (An-Naml, Les fourmis, p. 383, verset 65.)

« « Ô David, Nous avons fait de toi un calife **sur la terre** » » (Sâd, p. 454, verset 26.)

« Vous ne pouvez pas échapper à la puissance d'Allah **sur la terre**... » (Ach-Chûrâ (La consultation, p. 486, verset 31.)

« Si Nous voulions, Nous ferions de vous des Anges qui vous succéderaient **sur la terre**. » (Az-Zukhruf, L'ornement, p. 493, verset 60.)

« et tout ce qui est **sur la terre**, tout, qui pourrait le sauver. » (Al-Ma'ârij, Les voies d'ascension, p. 569, verset 14.)

« Nous pensions bien que nous ne saurions jamais réduire Allah à l'impuissance **sur la terre**... » (Al-Jinn, Les djinns, p. 572, verset 12.).

Là où l'emploi de l'article est donc superflu (sur **la** terre), les traducteurs en généralisent tout de même l'expression. Mais là où le même article est attendu, ils l'effacent. Certes, il est possible d'employer le mot **alliés** avec sa première valeur d'adjectif verbal mais, dans l'expression réciproque **alliés les uns des autres**, il eût été beaucoup plus naturel de l'employer avec sa valeur d'adjectif substantivé, et par conséquent, précédé de l'article défini **les**. On préférera donc **être les alliés les uns des autres** à **être alliés les uns des autres**, comme nous le lisons dans Al-Ma'idah (La table servie, p. 117, verset 51) :

« ils sont **alliés les uns des autres**. »

Et dans Al-Anfâl, (Le butin, p. 186, verset 73.) :

« Et ceux qui n'ont pas cru sont **alliés les uns des autres**. ».

Et dans At-Tawbah, Le repentir, p. 198, verset 71.) :

« Les croyants et les croyantes sont **alliés les uns des autres**. ».

Il semble parfois évident que l'omission du mot-outil soit due à une faute d'impression. L'expression bizarre **goutte sperme** est manifestement une coquille, puisqu'il y manque la préposition **de** :

« C'est Lui qui vous a créés de terre, puis d'une **goutte sperme** » (Ghâfir, Le Pardonneur, p. 475, verset 67.)

De même il manque la préposition **à** au verset 56 de la sourate Ad-Dukhân, La fumée, p. 498, verset 56), laquelle préposition aurait dû être répétée :

« Ils n'y goûteront pas **à** la mort sauf leur mort première. ».

Il eût été plus correct d'employer deux fois la préposition comme suit :

« Ils n'y goûteront pas **à** la mort sauf **à** leur mort première. »

Il semble, à l'inverse, maladroit d'utiliser deux fois la préposition **à** avec le causatif (ou factitif) **faire**. Nous dirons donc :

Jean fait goûter à Vincent un gâteau.

Mais nous ne dirons pas :

Jean fait goûter *à un gâteau à Vincent.

La prominalisation devrait donc donner :

Jean lui fait goûter un gâteau.

Et non :

Jean lui fait goûter *à un gâteau.

Curieusement, dans la sourate Fussilat (Les versets détaillés, p. 482, verset 50), nous trouvons à la fois l'emploi correct au début du verset et l'emploi incorrect à la fin :

« Et si Nous **lui faisons goûter une miséricorde** de Notre part (...) et Nous **leur ferons goûter *à un dur châtement**. ».

B. Expressions mal tournées :

On peut surprendre dans cette traduction plus d'une expression gauche ou, comme on en commenterait dans les dissertations d'étudiants débutants, « mal dites ». Lisons dans Ar-Ra'd (Le tonnerre, p. 253, verset 29) cette circonlocution lourde et inutile pour exprimer le superlatif de **bon** :

« Ceux qui croient et font de bonnes œuvres, auront le plus grand bien et **le plus bon retour** ».

On sait que le superlatif de **bon** est **le meilleur**, et non ***le plus bon**, expression incorrecte à moins que **bon** ne soit pas, comme c'est

« *Le moment, le moment, l'heure la plus précieuse* »,
tous (sert de superlatif à *bon*. »

Les règles du bon français interdisent l'emploi de la locution abusive **malgré que**. Nous en avons traité dans la rubrique réservée à la morphosyntaxe où il s'agissait de corriger l'emploi de cette locution avec le mode indicatif. Nous en citons encore un exemple dans la présente rubrique parce que la faute relève aussi des tournures maladroites. Nous rappelons encore une fois que pour exprimer la concession par une subordonnée, on emploie les locutions **bien que**, **encore que**, ou la conjonction **quoique**. Si l'on tient à **malgré**, il faut alors l'employer avec un nom :

Malgré sa maladie vs *malgré qu'il soit malade.

Le seul emploi de la locution **malgré que**, du reste soutenu ou archaïsant, se produit dans l'expression lexicalisée **malgré que j'en aie (qu'il en ait, etc.)**, au sens de **malgré mes réticences, malgré moi**. En voici un exemple cité par Girodet (*op.cit.* p. 471) :

« *Il doit obéir, malgré qu'il en ait.* ».

D'autres expressions encore nous semblent mal tournées, dont nous citons l'emploi bizarrement « transitif » de l'adjectif **clairvoyant**, qui s'emploie ordinairement sans suite :

« Je suis Clairvoyant **sur ce que vous faites** » (Saba', p. 429, verset 11).

Le verbe **œuvrer** est-il transitif direct? Nous lisons au verset 24 de la sourate Muhammad (p. 514) :

« Et Allah voit parfaitement **ce que vous œuvrez**. »

Et au verset 7 de At-Tahrîm (p. 560) :

« Vous ne serez rétribués que selon **ce que vous œuvriez**. ».

Dans aucune des trois autres traductions le verbe arabe **تعملون** n'a été traduit par le verbe **œuvrer**, que la langue française telle qu'elle fonctionne actuellement emploie suivi d'un complément prépositionnel introduit par **pour** :

Il œuvre **pour** votre bien.

On reprochera également l'emploi du pronom prépositionnel disjoint (ou tonique) **à eux** quand il fallait plutôt employer le pronom conjoint (atone) correspondant (**leur**) :

« et qui veillent à la sauvegarde des dépôts **confiés à eux** et honorent leurs engagements » (Al-Mu'minûn, Les croyants, p. 342, verset 8).

Il aurait été plus correct et plus naturel de traduire par :

« et qui veillent à la sauvegarde des dépôts **qui leur sont (ont été) confiés**. ».

Le texte arabe reprend tel quel le même verset dans la sourate Al-Ma'ârij (Les voies d'ascension, p. 569, verset 32), mais le texte français le reprend d'une façon différente, en conservant cependant la même faute sur le pronom :

« et qui gardent les dépôts **confiés à eux**, en respectant leurs engagements scrupuleusement. ».

C. Amphibologies :

Il arrive que la mauvaise tournure engendre une ambiguïté qui nuit beaucoup au sens et à l'interprétation des versets coraniques. Les ambiguïtés peuvent être du type adnominal, comme dans l'expression **le mépris des hommes** : cette structure de surface nous permet-elle de savoir si ce sont les hommes qui méprisent ou si ce sont eux qui sont

On trouve un cas similaire d'amphibologie dans *Al-Isra* (Le voyage nocturne, verset 111) :

« Et dis : « Louange à Allah qui ne s'est jamais attribué d'enfants, qui n'a point d'associé en la royauté et qui n'a jamais eu de **protecteur de l'humiliation**. » ».

L'ambiguïté du syntagme adnominal n'est pas levée, puisque le lecteur ne peut pas savoir si **le protecteur** dont il s'agit protège l'humiliation ou **de l'humiliation**. Voyons comment le second sens, celui qui est visé dans la sourate, a été rendu dans les trois autres traductions :

« Dis : Gloire à Dieu qui n'a point d'enfants ni d'associés au pouvoir. Il n'a point de **protecteur chargé de le préserver de l'abaissement**. » (Kasimirski, *op.cit.*, p. 260).

« Et dis : « La louange est à Dieu qui ne s'est jamais attribué d'enfant, qui n'a jamais eu d'associé dans le Règne, qui n'a jamais eu de **défenseur pour cause de faiblesse**... » » (Kechrid, *op.cit.*, p. 253).

« Dis : « Louange à Dieu qui n'a ni enfant ni associé au Royaume, qui n'a nul besoin de **protecteur contre l'offense humiliante !** » » (Mazigh, *op.cit.* p. 379).

Plus étrange encore est l'amphibologie du syntagme **malgré son amour** dans la sourate *Al-Insân* (L'homme, p. 579, verset 8) :

« et offrent la nourriture, **malgré son amour**, au pauvre, à l'orphelin et au prisonnier ».

Une note infrapaginale du traducteur explique :

« *Malgré son amour* : l'amour de la nourriture et le fait d'en avoir besoin, ou encore pour l'amour d'Allah. »

C'est justement cette note de bas de page qui, au lieu d'en dissiper l'ambiguïté, confirme l'impropriété de ce curieux possessif anaphorique **son**. Le syntagme, ainsi tourné, a tout l'air d'un arabisme. Le souci exagéré de littéralité a donc abouti à cette malheureuse expression qui ne figure dans aucune des trois autres traductions :

« Ils ont distribué, **à cause de lui**, la nourriture au pauvre, à l'orphelin, au captif. » (Kasimirski, *op.cit.*, p.587).

Au possessif **son** Kechrid substitue le pluriel **leur**, ce qui donne à l'énoncé un sens clair et précis :

« Ils donnent à manger des aliments (**malgré leur amour pour ses aliments**)... » (Kechrid, *op.cit.*, p. 519).

La traduction de Mazigh désambigüise davantage l'expression :

« Et offraient de la nourriture, **en dépit du besoin qu'ils en ont**, au pauvre, à l'orphelin, et au captif. » (Mazigh, *op.cit.*, p. 781).

Ce sont là les principales maladresses relevées au niveau du lexique et de l'expression dans la traduction imprimée par le Complexe du Roi Fahd.

Il convient maintenant de se pencher sur les imperfections au niveau de l'intonation et de l'énonciation.

L'INTONATION

Nous employons le mot « intonation » comme synonyme du bon vieux terme de « ponctuation ». Dans la traduction dont il est question, l'emploi des signes de ponctuation, particulièrement des virgules, semble souvent abusif et arbitraire.

Nous observons que la faute la plus caractéristique au niveau de la ponctuation se produit constamment quand sont employés des embrayeurs de l'énonciation. Presque toujours est mise une virgule

après l'adverbe **certes**, du reste employé à tout propos et même sans aucun apport sémantique. Cette manière de ponctuer aurait été correcte si l'adverbe avait été mis entre deux virgules, mais la postposition d'une seule virgule altère la vraie structure énonciative. De plus, cette dislocation artificielle de l'énoncé a pour conséquence de séparer souvent le verbe de son complément ou de sa suite attributive, ce que ne tolère nullement la structure syntaxique :

« Tu as commis **certes**, une chose affreuse ! » (Al-Kahf, La caverne, p. 301, verset 74).

« Nous savons **certes**, ce que Nous leur avons imposé au sujet de leurs épouses et des esclaves qu'ils possèdent. » (Al-Ahzab, Les coalisés, p. 424, verset 50).

« Vous allez **certes**, goûter au châtement douloureux. » (As-Sâffât, Les rangés, p. 447, verset 38).

« C'était là **certes**, l'épreuve manifeste. » (As-Sâffât, Les rangés, p. 450, verset 106).

« Jonas était **certes**, du nombre des Messagers. » (As-Sâffât, Les rangés, p. 451, verset 139).

« nous sommes **certes**, les rangés en rangs » (As-Sâffât, Les rangés, p. 451, verset 165).

« et c'est nous **certes**, qui célébrons la gloire (d'Allah) ». (As-Sâffât, Les rangés, p. 451, verset 166).

« Car, j'ai été **certes**, parmi les railleurs » (Az-Zumar, Les groupes, p. 464, verset 56).

« Si Allah m'avait guidée, j'aurais été **certes**, parmi les pieux » (Az-Zumar, Les groupes, p. 465, verset 57).

« Nous ferons **certes**, goûter à ceux qui ne croient pas un dur châtement... » (Fussilat, Les versets détaillés, p. 479, verset 27).

« Les perdants sont **certes**, ceux qui au Jour de la Résurrection font leur propre perte et celle de leurs familles. » (Ach-Chûrâ, La consultation, p. 488, verset 45).

« Puis quand l'affaire est décidée, il serait mieux pour eux **certes**, de se montrer sincères vis-à-vis d'Allah. » (Muhammad, p. 509, verset 21).

« Les avertissements vinrent **certes**, aux gens de Pharaon. » (Al-Qamar, La lune, p. 530, verset 41).

« Les criminels sont **certes**, dans l'égarement et la folie. » (Al-Qamar, La lune, p. 530, verset 47).

« Allah est **certes**, Pardonneur et Très Miséricordieux. » (Al-Mumtahanah, L'éprouvée, p. 551, verset 12).

« Allah a prescrit **certes**, de vous libérer de vos serments. » (At-Tahrîm, L'interdiction, p. 560, verset 2).

« Et tu es **certes**, d'une moralité imminente (*sic.*)¹⁵ » (Al-Qalam, La plume, p. 564, verset 4).

« ensuite, ils brûleront **certes**, dans la Fournaise. » (Al-Mutaffifîn, Les fraudeurs, p. 588, verset 16).

« Ceci (le Coran) est **certes**, une parole décisive... » (At-Târiq, L'astre nocturne, p. 591, verset 13).

« Nous l'avons **certes**, fait descendre (le Coran) pendant la nuit d'Al-Qadr. » (Al-Qadr, La destinée, p. 598, verset 1).

« L'homme est **certes**, en perdition. » (Al-'Asr, Le temps, p. 601, verset 2).

¹⁵. Voir le chapitre sur le lexique. L'adjectif « imminente » est fautivement employé à la place de l'adjectif « éminent ».

« Nous t'avons **certes**, accordé l'Abondance. » (Al-Kawthar, L'abondance, p. 602, verset 1).

« Celui qui te hait sera **certes**, sans postérité. » (Al-Kawthar, L'abondance, p. 602, verset 3).

Comme nous venons de le constater, cette faute de ponctuation est si fréquente qu'on aurait dû se contenter d'un seul exemple suivi de la mention *passim*. Il est assez significatif qu'elle se répète avec l'adverbe **certes** mais il faudra signaler qu'elle se produit aussi avec d'autres appuis du discours. Cette virgule surajoutée est cette fois antéposée à **donc** :

« Craignez Allah, **donc** autant que vous pouvez... » (At-Taghâbun, La grande perte, p. 557, verset 16).

En vérité, le mauvais emploi de la virgule dans l'exemple précédent est dû à une maladresse de style. La place de **donc** n'est pas la bonne, puisque la tournure naturelle lui aurait réservé une position entre **craignez** et **Allah** :

« Craignez **donc** Allah autant que vous pouvez ».

La virgule improprement postposée à l'appui du discours est relevée aussi après la locution adverbiale **en fait** :

« Tu n'avertis **en fait**, que ceux qui craignent leur Seigneur... » (Fâtir, Le Créateur, p. 436, verset 18).

La virgule qui sépare le verbe copule de sa suite attributive est, dans l'exemple suivant, postposée à **cependant** :

« Allah demeure **cependant**, Pardonneur et Miséricordieux. » (Al-Fath, La victoire éclatante, p. 512, verset 14).

Même sans être postposées à des adverbes, les virgules qui séparent le verbe de son complément essentiel ne sont pas impossibles :

« Il vous a légiféré en matière de religion, ce qu'il avait enjoint à Noë... » (Ach-Chûrâ, La consultation, p. 484, verset 13).

Le désordre au niveau de l'intonation est également perceptible à travers l'emploi inadéquat des signes de ponctuation. Il n'est pas rare que le point-virgule prenne la place du point, comme on le constate à la fin du verset 27 de 'At-Tûr (p. 524) et juste avant le verset 28 qui commence pourtant par une majuscule :

« Ils diront : « Nous vivions au milieu des nôtres dans la crainte (d'Allah) ; (26)

Puis Allah nous a favorisés et protégés du châtiment du Sumûm. (27) ».

Dans la sourate Ghâfir (Le Pardonneur, p. 476, verset 85), le point-virgule sépare deux énoncés indépendants à l'intérieur d'un même verset :

« Mais la croyance, au moment où ils eurent constaté Notre rigueur, ne leur profita point ; Telle est la règle d'Allah envers Ses serviteurs dans le passé. ».

Dans Nûh (Noé, p. 570, verset 7), un point prend curieusement la place d'une virgule :

« Et chaque fois que je les ai appelés pour que Tu leur pardonnes, ils ont mis leurs doigts dans leurs oreilles. se sont enveloppés de leurs vêtements, se sont entêtés et se sont montrés extrêmement orgueilleux. ».

Il est fort possible que plusieurs de ces imperfections intonatives soient dues à des problèmes d'impression, même si, comme nous l'avions signalé dans l'introduction à cette étude, la négligence ne peut

être un argument. Si les virgules abondantes placées après les appuis du discours sont manifestement des fautes fondamentales, les signes de ponctuation carrément oubliés confirment par ailleurs l'hypothèse des coquilles. On peut surprendre des énoncés où le point final a été omis en dépit de la majuscule subséquente :

« Lorsqu'ils viennent chez vous, ils disent : « Nous croyons » Alors qu'ils sont entrés avec la mécréance... » (Al-Ma'idah, La table servie, p. 118, verset 61).

La négligence peut parfois atteindre l'ignorance totale des marques d'intonation. Pas une seule virgule ne ponctue le verset suivant :

« Rappelle donc et par la grâce de ton Seigneur tu n'es ni un devin ni un possédé. » (At-Tûr, p. 524, verset 29).

Les lacunes au niveau de la ponctuation sont donc si nombreuses qu'elles altèrent la lecture et faussent l'interprétation. Ce sont en effet les signes intonatifs qui dictent une diction du texte coranique. Ce sont eux qui assurent la mise en scène typographique de l'énonciation. Bref, ces didascalies non verbales orientent le sens et guident la lecture. Sans ces jeux de scène suprasegmentaux, le texte est réduit à une simple transcription sans âme, un grimoire sibyllin et indéchiffrable.

On aura compris par là que les deux niveaux de l'intonation et de l'énonciation sont en vérité inextricables. En rapport étroit l'un avec l'autre, ils sont difficiles à dissocier autrement que d'un point de vue théorique. Une approche très en prise avec le texte ne pourra pas démêler cet écheveau, puisque l'intonation n'est pas sans effet sur l'énonciation, voire sur le style.

LE STYLE

1. Des adverbes mal à propos :

Desservie par le désordre intonatif, l'énonciation pèche donc par une saturation d'embrayeurs impropres : certains appuis du discours sont employés inutilement ou rarement à leur place. Que penser, par exemple, de la valeur et de la position de **presque** dans le verset suivant :

« L'éclair **presque** leur emporte la vue » (Al-Baqarah, La vache, p. 4, verset 20) ?

La place de **presque** n'est ni claire ni élégante. Cet adverbe modifie-t-il le syntagme nominal **l'éclair** ou le syntagme verbal **leur emporte la vue** ? Cet emploi, inadmissible à l'écrit, serait à la limite toléré à l'oral et procéderait d'un style extrêmement relâché, voire expéditif.

On a vu comment la conjonction **donc** était souvent mal placée, et cela aussi relevait des maladresses de style. En voici un autre exemple :

« Invoquez Allah **donc**, en Lui vouant un culte exclusif... » (Ghâfir, Le Pardonneur, p. 468, verset 14).

La conjonction serait plus élégamment placée si elle était intercalée entre le verbe et son complément :

« Invoquez **donc** Allah... ».

Une autre lourdeur stylistique est due à l'emploi obstiné de la locution adverbiale **en vérité** comme équivalent systématique de la particule arabe **إن**. Dans le texte français cette locution est, tout simplement, sans valeur aucune. Il s'agit d'une surtraduction qui rappelle, à bien des égards, la faute persistante chez les étudiants débutants, qui consiste à traduire systématiquement le verbe **être** par **كان** :

Je suis malade

كنت مريضا*

alors qu'il faut traduire par : **إني مريض**

La particule **إن** n'implique pas l'idée d'insistance qu'impliquerait la locution **en vérité**. C'est une simple particule grammaticale d'assertion qui sert à introduire une phrase nominale à modalité déclarative. En français elle se traduit tout simplement par cette modalité qui n'a pas besoin, comme en arabe, de s'exprimer par un morphème externe :

إنني مريض ne donne pas en français : ***En vérité, je suis malade.**

mais: **Je suis malade.**

Quant à l'énoncé : **En vérité, je suis malade** ce serait une juste rétroversion de l'énoncé arabe : **في الحقيقة (في الواقع)، إنني مريض**

Les emplois abusifs de cette locution sont malheureusement assez fréquents dans la traduction qui nous intéresse :

« car Allah **en vérité**, est témoin de tout. » (An-Nisa', Les femmes, p. 83, verset 33).

« car Allah n'aime pas, **en vérité**, le présomptueux, l'arrogant. » (An-Nisa', Les femmes, p. 84, verset 36).

« Allah, **en vérité**, est Indulgent et Pardonneur. » (An-Nisa', Les femmes, p. 85, verset 43).

« Allah est, **en vérité**, Celui qui entend et qui voit tout. » (An-Nisa', Les femmes, p. 87, verset 58).

« Dis : « **En vérité**, ma Salât, mes actes de dévotion, ma vie et ma mort appartiennent à Allah, Seigneur de l'univers. » ». (Al-An'âm, Les bestiaux, p. 150, verset 162).

« Et ceux qui se conforment au Livre et accomplissent la Salât, (**en vérité**), Nous ne laissons pas perdre la récompense de ceux qui s'amendent. » (Al-'Arâf, p. 172, verset 170).

« **En vérité**, les mécréants, ne réussiront. » (Al-Mu‘minûn, Les croyants, p. 349, verset 117).

2. Lourdeurs stylistiques :

Ajoutées à tout ce qui vient d’être signalé, des tournures malaisées alourdissent le style de cette traduction. Tendue et laborieuse, l’écriture pêche par un excès de redondances et de maladresses.

On peut en signaler l’emploi malheureux et parfois excessif du participe présent, comme dans cet exemple où, maladroitement, il suit immédiatement un participe passé :

« Suivez ce qui vous a été **descendu venant** de votre Seigneur... » (Al-‘Arâf, p. 151, verset 3).

Dans l’exemple suivant, le verset est saturé de participes présents, ce qui le rend cacophonique et raboteux :

« Allah a cité comme parabole un homme **appartenant** à des associés **se querellant** à son sujet et un (autre) homme **appartenant** à un seul homme. » (Az-Zumar, Les groupes, p. 461, verset 29).

La répétition malheureuse de certains mots dans le même énoncé se fait par d’autres catégories que les participes présents. Il arrive que ce soit une répétition dissonante de la préposition **pour** :

« « Mon père t’appelle **pour** te récompenser **pour** avoir abreuvé **pour** nous. » » (Al-Qasas, Le récit, p. 388, verset 25).

« tu ne trouveras alors **pour** lui aucun allié **pour** le mettre sur la bonne voie. » (Al-Kahf, La caverne, p. 295, verset 17).

Il arrive que soit répété le pronom **eux** :

« Et le jour où dans chaque communauté, Nous susciterons parmi **eux-mêmes** un témoin contre **eux**. » (An-Nahl, Les abeilles, p. 277, verset 89).

La reprise trop rapprochée du même mot se fait aussi par le synonyme, comme dans l'exemple suivant où **quand** est trop vite relayé par **lorsque** :

« Telle est la rigueur de la prise de ton Seigneur **quand** Il frappe les cités **lorsqu'**elles sont injustes. » (Hûd, p. 233, verset 102).

La lourdeur stylistique vient parfois d'une agglutination d'adverbes redondants, comme dans ce verset où le locatif **là** renchérit immédiatement sur le présentatif **voilà**, qui lui-même est déjà accompagné de l'adverbe d'intensité **bien**. Le tout forme une expression assez lourde :

« **Voilà bien là** un signe ! » (Ach-Chûrâ, Les poètes, p. 373, verset 139).

Point n'est utile, par ailleurs, de rappeler l'origine de **voilà** (**vois là**) pour expliquer que la reprise par le locatif **là** constitue un double emploi.

Le même genre d'agglutination pourra être reproché à la séquence **Ce jour-là donc** dans l'exemple suivant :

« **Ce jour-là donc**, nul ne saura châtier comme Lui châtie » (Al-Balad, La cité, p. 594, verset 25).

C'est, comme souvent, la mauvaise place de **donc** qui est à l'origine de l'inélégance stylistique. Sa meilleure place, la plus naturelle, aurait dû être entre **saura** et **châtier** :

« Ce jour-là, nul ne saura **donc** châtier comme Lui châtie ».

Ce sont-là les principales remarques à faire sur le style de la traduction éditée par le Complexe du Roi Fahd. Signalons cependant que s'il n'a pas été beaucoup insisté sur les maladroites stylistiques c'est parce que la présente étude s'intéresse en premier lieu aux fautes de langue. Or l'on sait que les lourdeurs stylistiques s'évaluent à l'aune du perfectionnement esthétique et de l'ornement oratoire. On

pourra donc reprocher à maintes tournures dans cette traduction d'être gauches ou bancales mais on ne pourra point leur reprocher d'être incorrectes ou agrammaticales.

CONCLUSION

Ainsi s'achève cette modeste mise au point concernant les nombreuses fautes de langue relevées dans la traduction française du Saint Coran imprimée par le Complexe du Roi Fahd. Nous ne voudrions nullement que notre initiative soit interprétée comme une dénonciation mal intentionnée, mais bien plutôt comme une collaboration spontanée à une action au service du Livre d'Allah. Les fautes qui en déparent la traduction française, destinée en principe à exporter le message coranique dans sa plus belle forme, auraient pu être évitées si on y avait travaillé dès le départ avec cet esprit de mise au point constante et utile pour un Livre aussi important.

L'étude que nous venons de proposer n'est, en définitive, que l'esquisse solitaire d'une action qui devrait être solidaire, collective et permanente. Nous avons fait part d'erreurs ou d'omissions compréhensibles mais pas toujours excusables. Mais nous osons espérer que notre initiative sera le point de départ à une vaste entreprise de révision et de relecture, et que la prise de conscience, ainsi déclenchée, instituera la tradition des nouvelles éditions sans cesse corrigées et remaniées à la lumière des suggestions et des observations critiques. Car si le texte coranique est immuable, ses traductions ne le sont point. Et si ses transpositions dans les langues étrangères laissent toujours une marge aux adaptations, aux divergences, et aux interprétations partagées, elles ne devraient laisser aucune place à l'erreur linguistique qui, elle, en ravale le statut et, en retour, en altère irrémédiablement le sens.

Il sied enfin de rappeler que les erreurs ici relevées, si nombreuses qu'elles aient pu paraître, n'épuisent pas la totalité des occurrences qu'une enquête collective aurait pu recueillir. Voilà pourquoi nous pensons que si notre étude devait rencontrer quelque faveur, ce serait d'être interprétée comme un appel à un travail d'équipe dans le même sens mais d'une plus grande envergure.

INDEX DES SOURATES CITÉES

A

'Abasa 39
 Ach-Chûrâ... 10, 27, 31, 41, 49,
 51, 56
 Ad-Dukhân 42
 Al-'Ankabût 9, 18
 Al-'Arâf 30, 54, 55
 Al-'Asr 37, 49
 Al-A'la 39
 Al-Ahzab 9, 48
 Al-An'âm 15, 34, 54
 Al-Anfâl 23, 32, 42
 Al-Balad 36, 37, 56
 Al-Baqarah... 8, 11, 17, 18, 34,
 39, 53
 Al-Bayyinah 38
 Al-Fajr 36
 Al-Fath 50
 Al-Furqân 14, 20, 40
 Al-Hajj 12, 30
 Al-Hashr 11
 Al-Hujurât 26, 36
 Al-Humaza 50
 Al-Imrân 15, 20, 23, 30, 39
 Al-Insân 12, 46
 Al-Isra' 13, 22, 27, 46
 Al-Jinn 41
 Al-Jumuâ 13, 22
 Al-Kahf 32, 48, 55
 Al-Kawthar 50
 Al-Ma'ârij 5, 41, 45
 Al-Ma'idah 27, 40, 42, 52

Al-Mu'minûn 5, 16, 45, 55
 Al-Muddaththir 40
 Al-Mujâdah 27
 Al-Mulk 27
 Al-Mumtahanah 49
 Al-Munafiqûn 26
 Al-Mutaffifîn 51
 Al-Qadr 49
 Al-Qalam 34, 49
 Al-Qamar 49
 Al-Qasas 55
 Al-Qiyamah 36, 38
 An-Nahl 25, 26, 55
 An-Naml 41
 An-Nazi'ât 22
 An-Nisa' 9, 14, 20, 30, 54
 An-Nûr 36
 Ar-Ra'd 30, 35, 43
 Ar-Rûm, 14, 18, 26
 As-Sâffât 48
 At-Taghâbun 26, 50
 At-Tahrîm 5, 44, 49
 At-Talâq 8
 At-Târiq 49
 At-Tawbah 5, 23, 42
 At-Tûr 10, 51, 52
 Az-Zukhruf 41
 Az-Zumar 14, 31, 32, 48, 55

F

Fâtir 12, 13, 21, 26, 50
 Fussilat 9, 12, 19, 21, 43, 48

G
Ghâfir..... 12, 31, 42, 51, 53

H
Hûd..... 9, 56

M
Muhammad..... 28, 34, 44, 49

N
Nûh..... 51

Q
Qâf..... 21

S
Saba'..... 44
Sâd..... 9, 41

Y
Yâ-Sîn 10, 13, 21, 30, 31
Yûnus 8, 24
Yûsuf, 18, 21

INDEX DES PRINCIPALES NOTIONS UTILISÉES

A

Actualisé, 20
Adjectif, 9, 14, 28, 34, 42,
44, 49
Adjonction, 11, 39
Adnominal, 45, 46
Adverbe, 9, 10, 11, 14, 15,
40, 48, 50, 51, 52, 53, 56
Amphibologie, 45, 46
Anacoluthie, 19, 25, 26, 32
Anaphorique, 23, 24, 47
Aperture, 11
Aposiopèse, 33
Apostrophe, 11, 14, 19
Arabisme, 5, 47
Attelage, 28

B

Barbarisme, 33, 36

C

Causatif, 43
Circonlocution, 43
Collocation, 33, 35
Complément, 13, 28, 30, 45,
48, 51, 53
Concession, 22, 44
Concordance, 19, 22, 23

Conditionnel, 11, 23
Conjonction, 8, 27, 39, 44,
53
Copule, 50
Coquille, 6, 7, 42, 52
Corrélation, 24, 35

D

Démonstratif, 12, 23
Dérivation, 1, 36
Désinence, 11, 16, 19
Déterminant, 14, 15, 24, 39,
41
Didascalie, 52

E

Elision, 14, 15, 19
Embrayeur, 47, 53
Enoncé, 18, 19, 27, 28, 40,
47, 48, 51, 52, 54, 55
Enonciation, 7, 19, 47, 52,
53, 57

F

Factitif, 43
Flexion, 11, 26, 27

H

Homographe, 10, 16
Homographie, 17
Homonyme, 18, 21
Homophone, 16
Hyperbate, 19
Hypercorrection, 11

Impératif, 8, 16, 17
Indéfini, 25, 29
Infinitif, 10, 16
Intonation, 7, 47, 51, 52
Intraductible, 1

L

Lexème, 38
Lexie, 38
Locution, 4, 20, 21, 22, 33,
35, 36, 38, 41, 43, 44, 50, 53,
54

M

Majuscule, 11, 12, 13, 14,
19, 51, 52
Minuscule, 12, 14
Modalité, 32, 54
Mode, 4, 19, 20, 21, 22, 44,
57
Morphème, 13, 54
Morphosyntaxe, 4, 7, 10,
19, 20, 26, 44

O

Objet, 13, 29, 30, 31, 32, 46

P

Participe, 5, 10, 19, 22, 55
Pléonasme, 19, 28, 30, 32

19008, 20, 29

R

Réticence, 33
Rythme, 1, 7

S

Solécisme, 3
Style, 2, 7, 19, 40, 50, 52,
53, 55, 56
Subordonnant, 20, 27, 29
Subordonnée, 18, 21, 44
Sujet, 13, 29, 46
Surtraduction, 1, 53
Syllepse, 25, 27
Synonyme, 39, 47, 56

V

Virtualisé, 20

Z

Zeugme, 28

INDEX DES NOMS PROPRES CITÉS

B

Berque (Jacques), 3

F

Fahd (Roi), 3, 4, 5, 7, 12,
22, 25, 30, 32, 36, 37, 38, 39,
41, 47, 56, 57

G

Gardes-Tamine (Joëlle), 29
Girodet (Jean), 16, 25, 44

K

Kasimirski, 3, 6, 7, 29, 31,
33, 37, 38, 46, 47

Kechrid (Slaheddine), 3, 7,
22, 31, 33, 35, 36, 37, 38, 46,
47

L

Larousse, 44

M

Mazigh (Sadok), 7, 22, 29,
31, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 46,
47

R

Robert, 37

S

Saoud (Roi), 3

T

Thomas (Adolphe V), 25

RÉFÉRENCES

1. Traductions françaises du Saint Coran:

- *Le Saint Coran et la traduction en langue française du sens de ses versets*, impression du Complexe du Roi Fahd, sd., 619 p.
- *Le Coran*, traduction de Kasimirski, suivie du petit dictionnaire de l'islam par Thomas Decker, Maxi-Livres, 2002, 672 p.
- *Al-Qur'ân al-Karîm*, traduction et notes du Dr. Slaheddine Kechrid, Beyouth, Dar al-Gharb al-islami, 7^{ème} édition, 2003, 565 p.
- *Le Coran : essai d'interprétation du Coran inimitable*, Sadok Mazigh, Paris, éditions du Jaguar, 1985, 827 p.

2. Dictionnaires du bon usage et ouvrages de grammaire :

- Girodet (Jean), *Dictionnaire du bon français, l'anti-fautes*, Paris, Bordas, 1981, p. 896.
- Thomas (V. Adolphe), *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, Paris, Larousse, 1971, 435 p.
- Gardes-Tamine (Joëlle), *La grammaire 2, Syntaxe*, Paris, Armand Colin, 2^{ème} édition revue et corrigée, 1990, 159 p.

3. Dictionnaires de langue :

- *Le Grand Robert de la langue française, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 2^{ème} édition entièrement revue et corrigée par Alain Rey, 9 volumes, Le Robert, 1994.
- *Le petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1982.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	1
L'ORTHOGRAPHE.....	8
1. L'orthographe lexicale.....	8
2. L'orthographe grammaticale.....	10
A. Graphies fautives à la conjugaison.....	11
B. Les majuscules.....	12
C. L'apostrophe et l'élision à l'initiale vocalique.....	14
D. Les traits d'union.....	15
LA MORPHOLOGIE VERBALE.....	16
LA GRAMMAIRE.....	19
1. La morphosyntaxe.....	20
A. Le mode.....	20
B. L'accord du participe.....	22
C. La concordance des temps verbaux.....	22
D. Le choix des pronoms.....	23
2. La syntaxe.....	26
A. Ruptures au niveau du nombre grammatical.....	26
B. Ruptures de subordination.....	27
LEXIQUE ET EXPRESSIONS.....	33
1. Lexique.....	33
2. Locutions et tournures.....	38
A. Les prépositions et les mots-outils.....	39
B. Expressions mal tournées.....	43
C. Amphibologies.....	45
L'INTONATION.....	47
LE STYLE.....	52
1. Des adverbes mal à propos.....	52
2. Lourdeurs stylistiques.....	55
CONCLUSION.....	57
INDEX DES SOURATES.....	58
INDEX DES PRINCIPALES NOTIONS.....	60
INDEX DES NOMS PROPRES.....	62
RÉFÉRENCES.....	63
TABLE DES MATIÈRES.....	64